



ISSN 1259-9034

**DU MOIS**

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

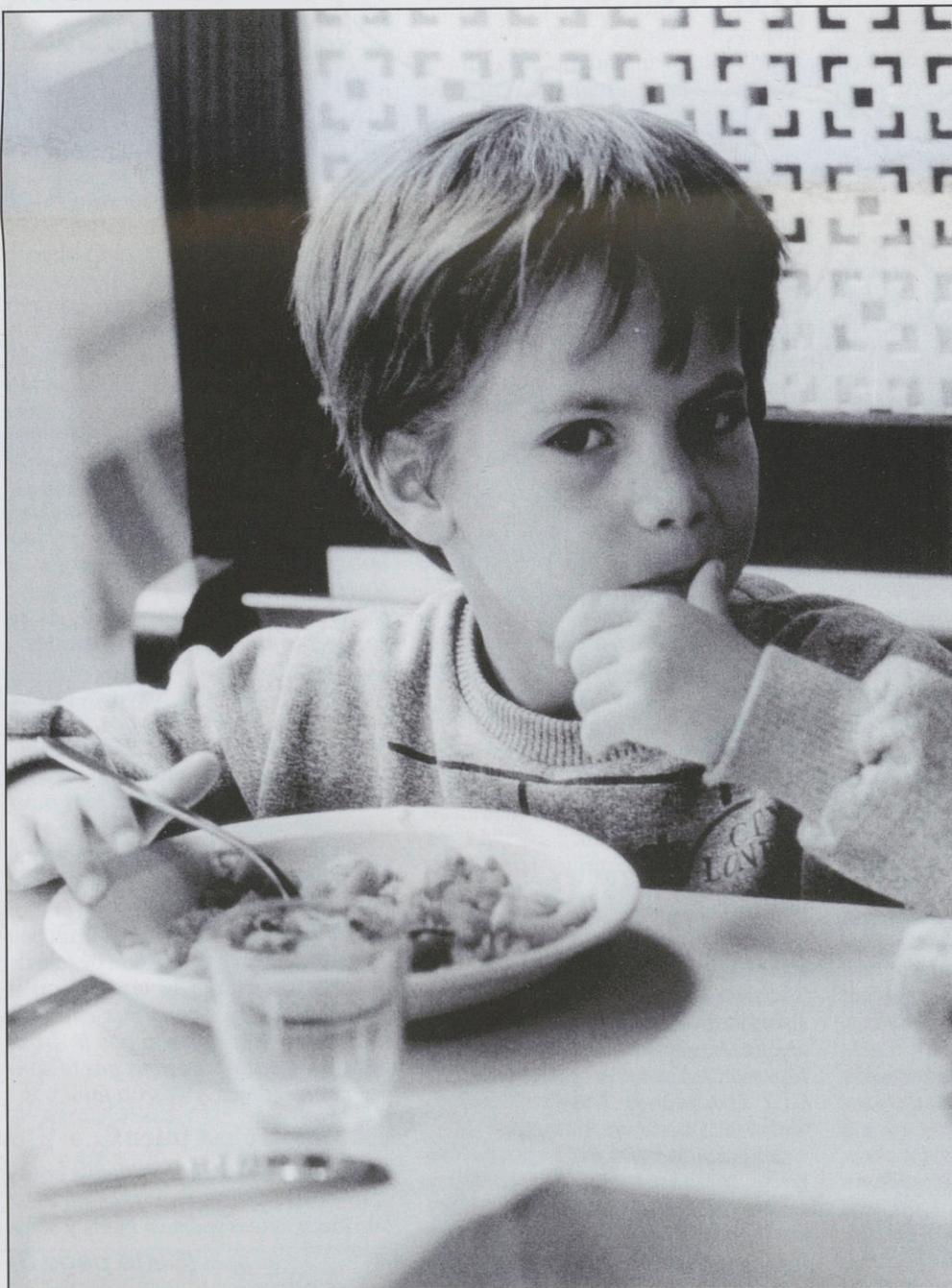
N° 186 - SEPTEMBRE 2011 - 2,30 EUROS

**Une ancienne  
caserne proposée  
aux musulmans  
pour qu'ils y prient**

(Page 7)

# Tout sur les cantines scolaires

**La restauration scolaire : Quel fonctionnement ?  
Quel financement ? Quels tarifs pour les familles ?  
Comment sont préparés les repas ?  
Et... qu'en pensent donc les enfants ?** (Dossier pages 2 à 5)



Noël Monier

**Où relogera-t-on le CIM,  
le conservatoire,  
le Grand Parquet ?** (Page 6)

**Le feuilleton Miss Montmartre**  
(Page 8)

**Arnaud Goma-Okadina, le  
nouveau curé de La Chapelle**  
(Page 10)

**Un théâtre va revivre dans  
l'école Charles-Hermite**  
(Page 11)

**Un fleuriste à la Goutte d'Or**  
(Page 12)

**Solidarité Jean Merlin :  
donner une adresse aux SDF**  
(Page 13)

**Histoire : les années  
Montmartre de Picasso**  
(Page 14)

**Lieux : la villa des Platanes**  
(Page 23)

**Portrait : Jean-Pierre  
Marville, chansonnier...**  
(Page 24)

Le bulletin d'abonnement est en page 21.

21 sep 20 32713

## Tout sur nos cantines scolaires

Les enjeux de l'organisation des cantines scolaires sont nombreux : santé des enfants, qualité d'un moment de détente, apprentissage d'une des formes de la vie en commun...

En France, la restauration scolaire est prise en charge par les municipalités. Et à Paris, cela passe par des Caisses des écoles, une par arrondissement. Quel fonctionnement, quel financement, quels tarifs pour les familles ?

Comment sont préparés les repas ? Qu'en pensent les enfants ? Allons voir ce que nos cantines ont dans le ventre.

(Dossier réalisé par Camille Sarrot)

### La cantine, c'est bon ou c'est pas bon ?

La cantine, un thème qui déclenche des réactions. Mais "c'est bon", qu'est-ce que ça signifie ? Et qu'en pensent les enfants ?

La cantine... Aïe, la cantine ! Il suffit de prononcer ces deux simples mots pour déclencher auprès de beaucoup d'adultes – eux-mêmes anciens pratiquants de LA cantine – des réactions fortes, voire carrément violentes : «C'est dégueulasse», «Il n'y a rien à manger», «C'est trop cher», «Mes enfants ne sont pas difficiles, mais ils sortent en ayant faim...», «Je fais un déjeuner meilleur que ça pour moins cher.»

Enfin quelques fantasmes : «Tout est en boîte, je les ai vus livrer des conserves à l'école l'autre jour.» (On constatera plus loin dans ce dossier que ce n'est techniquement pas possible.) Ou encore : «Ils ne servent jamais du bio.» (Mais si...)

La cantine suscite donc des griefs, parfois justifiés, parfois non. Beaucoup regardent la cantine d'aujourd'hui à la lumière de leurs souvenirs d'autrefois, alors que bien des choses ont changé.

#### Quelques chiffres

Au total, deux millions de repas par an sont servis dans les cantines du 18e (chiffres 2009-2010), et même 2,5 millions en comptant les goûters. On en comptait 1,6 million en 2006-2007. La cuisine centrale ne cesse jamais vraiment de fonctionner, elle continue en effet à servir les centres de loisirs pendant tout l'été.

La fréquentation est en augmentation régulière, avec 12 000 repas servis par jour en 2008, cette année 13 500 et probablement 15 000 d'ici à quelques années, en lien avec l'augmentation du nombre d'enfants dans l'arrondissement. 85 % des enfants vont à la cantine aujourd'hui.

Douze types de prestations y sont servies : repas, pique-nique, goûter, pour les différentes tranches d'âge : maternelle, élémentaire, collège, repas pour les adultes. ■

Chacun semble penser que la question importante, c'est de savoir si LA cantine, c'est bon ou pas. Alors, dans les cantines du 18e, j'y suis allée déjeuner, et j'ai aussi demandé leur avis à quelques-uns des principaux intéressés, les enfants. J'ai scruté les menus, lu les remarques des parents qui s'expriment à la "commission restauration", interrogé le directeur de la caisse des écoles, des élus...

#### Appréciations subjectives

Alors, est-ce que LA cantine, c'est bon, oui ou non ? J'ai aimé mon repas à la cantine – même si j'ai d'abord cru de visu que le navet était du chou-fleur...

Au fond, «qu'est-ce que ça veut donc dire, bon ?», interroge Nordine Morsli, directeur de la Caisse des écoles du 18e, qui gère les cantines. «La cantine, c'est pas bon, on l'entend tout le temps», poursuit Brigitte Coudray, une représentante des parents d'élèves à la "commission restauration". En soi, une appréciation tellement subjective, tellement générale, ça n'a aucun intérêt. Il faut aller au-delà.

Nordine Morsli confirme : «On ne peut rien faire avec la phrase "C'est pas bon". Moi, pour que je puisse agir, il me faut un lieu, un jour, et l'a-

nomalie décelée. Ensuite, je peux vérifier, répondre, et expliquer ou corriger s'il est besoin. C'est ce qui se passe d'ailleurs lors des réunions de la commission restauration.» Celles-ci ont lieu tous les deux mois environ, et les comptes rendus sont mis en ligne sur le site de la mairie.

La passion retombée, tout le monde s'accorde à dire que des repas parfaitement équilibrés et sains pour l'organisme peuvent parfois se révéler insipides. Et en effet, les repas manquent souvent de goût, de sel et de croquant... pour des raisons d'hygiène que la sécurité des enfants demande de respecter.

#### «Même les légumes...»

Qu'en disent les enfants ? Je remercie John Junior, Roxane, Méroé, Delphine, Solène, Sami et Azzedine, Khebbah, Johnny, Pierre, Marvin, Naby et Patrice, Awa, Irène, Nolwenn, Steeve, Oulimata, Céline, Jennifer, Lucine, Emma, Eva Luna et les autres CP, CE1, CE2 et CM2 de l'école Maurice-Genevoix pour leurs lumières.

J'ai choisi cette école pour l'enquête, mais les repas servis sont les mêmes dans les cantines de toutes les écoles du 18e : préparés dans une cuisine centrale, ils sont ensuite

réchauffés sur place.

Les enfants n'ont pas des opinions aussi tranchées qu'on l'imagine. J'ai eu du mal à leur faire dire si, oui ou non, ils aiment ou pas LA cantine. «Des fois c'est bon, des fois c'est pas bon.» Ah. «On a du chocolat à Noël», «La galette des rois c'était bien», «C'est bon la viande de la cantine, le poulet aussi, les tomates», «Les légumes c'est bon».

Ah oui ? même les légumes ? «Ben oui.» «Non, moi j'aime pas.» Tu me rassures. «Si, les légumes, c'est bon, parce qu'il faut en manger», «C'est pas super bon, mais c'est bon pour nous.»

Ils sont géniaux, ils savent déjà tout. En attendant de philosopher, ils ont bien aimé le fameux pain bio (et moi aussi). J'ai quand même donné un peu de mon assiette à un garçon désolé de n'avoir pas choisi le légume qu'il aimait. «Et tu ne peux pas changer ensuite ? – Non, on n'a pas le droit. – Désolée, mais je ne peux pas te donner mes légumes, j'ai trop faim.»

#### «Maman, c'est mieux...»

Et à part ça ? «J'aime bien le cous-cous de la cantine, mais maman c'est bon aussi, mieux même.» Nous y som-

(Suite page 3)



**(Suite de la page 2)**

mes. La cantine, elle pourrait être trois étoiles, on ne lutte pas avec maman.

Un petit groupe de garçons me fait remarquer que, lorsqu'il y a deux services, «c'est bien d'être les derniers. C'est bien parce que parfois on a du rab. Et puis on a le temps de manger.» «Oui mais si on n'est pas avec ses copains, c'est pas bon.» Ah oui ? «Ben oui, c'est pas un bon moment. Ça sert à rien.»

**Pomme de la concorde**

J'en avise un qui s'est mis en colère un peu plus tôt contre une dame de service, et qui a lancé sa pomme au travers de la salle. Il s'est fait gronder, s'est renfermé. Un de ses copains est allé ramasser et laver la pomme,

à la cantine  
Tout est bon  
sauf ce que je  
n'aime pas



parce qu'il savait que c'était un gros mangeur. Je lui demande à la sortie de la cantine : «Alors, et toi, tu as trouvé ça bon aujourd'hui ? – Non, j'ai pas aimé parce que je me suis mis en colère. – Mais, est-ce que tu as tout mangé ? – Oui, sinon c'était bon, j'ai tout mangé.»

«On doit pas lancer des choses par terre, en tout cas.» Il y a toujours une fille pour nous rappeler le règlement. Nous continuons notre discussion, une petite fille vient vers moi : «Il faut surtout demander si c'est du porc ou pas. Si c'est du porc, je prends autre chose.» À côté, sa copine ajoute : «À part le porc, en tous cas, c'est bon. Heureusement, j'en mange jamais.» Tout est donc clair. ■

## Comment fonctionne la cantine

80 sites de restauration scolaire, dans le 18<sup>e</sup>, sous la responsabilité de la Caisse des écoles.

Dans le 18<sup>e</sup>, la préparation des repas est effectuée par une entreprise privée, la Sogeres. C'est différent dans d'autres arrondissements : elle peut être en "gestion directe", assurée directement par des services municipaux.

Pourquoi cette différence ? Daniel Vaillant explique : «Quand j'ai été élu maire du 18<sup>e</sup> en 1995, nous avons trouvé ce système de délégation à une entreprise privée déjà en place, avec un contrat en cours. Si nous avions trouvé une régie directe, nous y serions toujours, mais ce n'était pas le cas. Néanmoins, c'est nous (et non le délégataire) qui tarifons la participation des familles, ce qui était une demande des parents.»

En 1995, ce n'était pas la Sogeres qui préparait les repas, mais une autre entreprise, Avenance. «Ça ne s'est pas

bien passé, dit Daniel Vaillant, il y avait notamment des surcoûts. En 2005, quand le contrat est venu à échéance, et qu'il a fallu procéder à un nouvel appel d'offres, nous avons fait un gros travail sur le cahier des charges. La Sogeres l'a emporté.»

**13 500 repas par jour**

La cuisine centrale, 72 rue Riquet, a été complètement rénovée en 2006, et en 2009 un nouveau cahier des charges a été établi. Ces deux dernières années, la Sogeres a fourni 13 500 repas par jour aux enfants et adultes de l'arrondissement. Sera-t-elle encore de taille pour assurer les 15 000 repas par jour prévus dans quelques années ? La municipalité du 18<sup>e</sup> a demandé à la Mairie de Paris d'y réfléchir dès maintenant.

La gestion des "sites" de restauration, et celle du paiement des repas par les familles, sont assurées par la Caisse des écoles. Celle-ci a un statut d'association, agissant par délégation et sous le contrôle de la municipalité. Le maire de l'arrondissement en est le président. En 2011, dans le 18<sup>e</sup>, la Caisse des écoles a sous sa responsabilité quatre-vingt "sites" à livrer.

Sont concernées toutes les écoles maternelles et élémentaires publiques, ainsi que les centres aérés. Les collèges sont autonomes ; neuf sur onze ont choisi de dépendre eux aussi de la Caisse des écoles. Deux collègues se débrouillent autrement : Utrillo et Daniel-Mayer. Ils sont néanmoins obligés d'appliquer les mêmes tarifs. Utrillo partage la cantine du CROUS (Centre régional des œuvres universitaires et sociales) avec l'Université Paris 4-Porte de Clignancourt.

Le collège Aimé-Césaire, dernier de nos collèges, dépend de la Caisse des écoles depuis son ouverture en 2009 jusqu'en septembre 2013. Ensuite, il pourra changer de prestataire s'il le souhaite. En effet, sa cui-

sine flambant neuf est équipée pour produire et servir environ deux mille repas, pour un collège de sept cents élèves au maximum. Elle pourra donc être utilisée aussi, le cas échéant, pour un autre établissement. Rien n'y oblige, mais il est peut-être dommage de ne pas valoriser un tel équipement.

Les lycées, eux, dépendent de la Région, sauf nos deux "lycées municipaux", les lycées professionnels Suzanne-Valadon et Camille-Jenatzy, qui sont affiliés à la Caisse des Ecoles. Mais ne mangent à la cantine que 45 élèves à Suzanne-Valadon (sur 400), et 65 environ à Camille-Jenatzy (sur 600).

Cas particulier : le lycée hôtelier Belliard a un restaurant d'application où des habitants du quartier peuvent venir déjeuner, mais où les lycéens ne mangent pas eux-mêmes ce qu'ils préparent et servent aux clients. Ils ont leur cantine à eux, avec une cuisine sur place. Dommage pour eux, car leur restaurant d'application a un succès mérité !

**Étudiants surveillants**

Le temps de l'interclasse, la "pause méridienne", comme on dit, est organisé par les directeurs d'école avec des agents de la Ville de Paris, des vacataires, contractuels et certains professeurs rémunérés pour cela. «Normalement, on doit avoir un encadrement d'une personne pour 25 enfants, un peu moins dans la réalité car la personne responsable de la bibliothèque est comptée dedans», indique le responsable de la Caisse des écoles.

Cela pourrait s'améliorer cette année, car la mairie vient de passer un accord avec l'université Paris-4 pour recruter, dès septembre, des étudiants du centre de Clignancourt qui assureraient deux heures "méridiennes" dans les écoles de l'arrondissement. ■

(Suite du dossier page 4)



Le 18<sup>e</sup> du mois est un journal d'information sur le 18<sup>e</sup> arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18<sup>e</sup> du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinnet, Fabrice Benoist, Virginie Chardin, Nicolas Chastagnier, Djimmy Chatelain, Patricia Cherqui Tessa Chery, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Christophe Dutheil, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Maïté Labat, Marie-Pierre Larrivé, David Le Doaré, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pascal Zingile.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Marie-Odile Fargier, présidente, Marika Hubert, vice-présidente, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe. ● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

Le bulletin d'abonnement est en page 21.

Le courrier est en page 22.

**RESTAURANT**

Le Coin  
des Amis

50, RUE DU MONT-CENIS  
75018 PARIS

TÉL / FAX : 01 42 52 30 36  
Site : www.lecoinidesamis.fr  
E-mail : lecoinidesamis@wanadoo.fr

## Les menus et la fabrication des repas

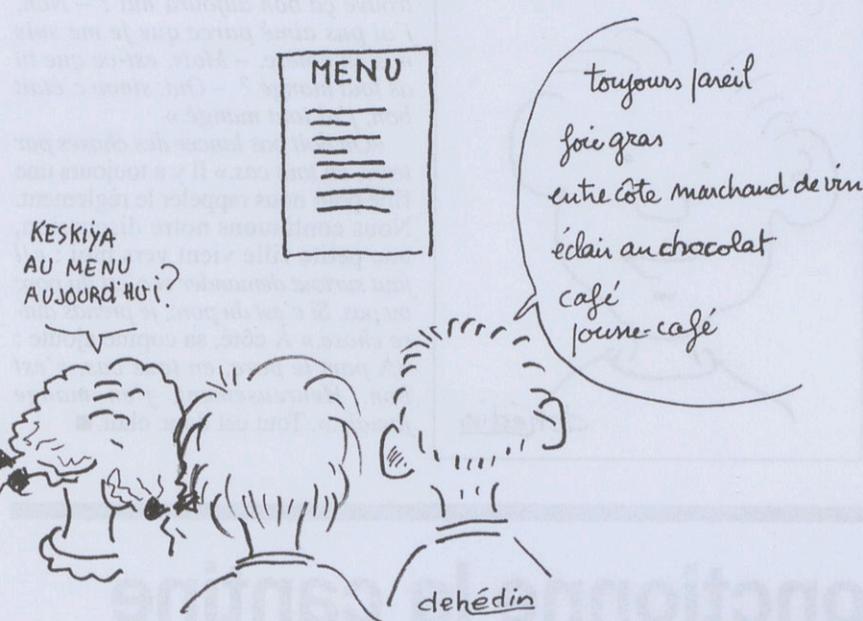
« **L**a cantine, c'est d'autant plus important que trois enfants sur quatre arrivent à l'école sans petit déjeuner, note Philippe Darriulat, élu du 18e en charge des affaires scolaires. Souvent le déjeuner est le seul repas de qualité servi dans la journée, et certains enfants repartent avec les restes pour le soir. »

Au sein de la municipalité de l'arrondissement, Dominique Demangel, en charge des questions de santé, a aussi la restauration scolaire dans ses attributions. Elle assure la tutelle de la Caisse des écoles. Elle est optimiste. « Je mesure l'évolution de la qualité de la cantine scolaire au volume de lettres de parents que je reçois : j'en avais dix par jour avant 2000, aujourd'hui il n'en arrive presque plus. »

### L'exigence de qualité

Le cahier des charges a été établi par des élus. Pascal Julien, élu Vert, y a participé activement. Il se veut très exigeant. « On a insisté sur le bio, dit-il, la qualité gustative, la saisonnalité, la proximité des fournisseurs, et mille autres détails qui comptent, depuis la présentation du fromage à la coupe (pour éviter un emballage inutile) jusqu'aux conditions salariales du personnel. »

Aujourd'hui, le cahier des charges dans le 18e est le plus exigeant de Paris. Il assure 30 % de bio là où le « Grenelle de l'environnement »



préconise un objectif de 20 %.

Si l'on ne prenait en compte que les goûts de la majorité des enfants, ce serait frites et pâtes à tous les repas – régime peu recommandable. Dominique Demangel explique que le programme Paris Santé Nutrition (la déclinaison locale du Plan National Nutrition Santé lancé en 2001, celui qui a lancé le slogan « Cinq fruits et légumes par jour ») sera pleinement déployé dans le 18e pour cette rentrée 2011.

### Former le goût des enfants

Une personne sera entièrement dédiée à l'animation sur ces sujets,

en vue d'une formation des enfants à l'égard de l'alimentation. Les animations font partie du cahier des charges à respecter par la Sogeres.

Des repas à thème sont organisés lors de la semaine *Fraich'attitude* en juin, des repas *Saveurs d'ailleurs* lors de la Semaine du goût en octobre, et lors de la Fête des Vendanges (dont le thème cette année est : les îles, l'outre-mer).

Le dernier repas *Saveurs d'ailleurs*, avec des plats mexicains, a été un échec. Nordine Morsli, directeur de la Caisse des écoles, explique : « Les recettes n'avaient pas été testées auprès d'enfants, et il y avait

## Le bio, question de coût et de goût

La conférence du « Grenelle de l'environnement » a affiché l'objectif de 20 % de repas bio dans la restauration collective, en particulier scolaire. Cela représenterait un coût de 0,15 à 0,23 € par repas servi. « C'est évidemment un investissement, reconnaît Pascal Julien, mais il faut regarder le coût en tenant compte des gains qualitatifs. »

Est-ce que le bio améliore le goût ? « Non ! », se sont exclamés tous les interrogés. Pour le pain, en effet, il y a eu des ratés, il était mou et pas assez salé. « Nous avons changé de fournisseur, et depuis, ça va, il est bon », dit-on à la Caisse des écoles. « Les fruits bio sont moins beaux d'aspect », mais ce n'est qu'un simple retour à leur aspect naturel.

Brigitte Coudray tempère l'avancée du bio : « Le bio augmente le coût des denrées, et la part du bio augmente. Il n'est donc pas surprenant que les collégiens soient passés de cinq à quatre composantes (plats) deux fois par semaine, alors qu'à 12-13 ans, ils sont en pleine croissance. » ■

des sauces très nouvelles pour eux, trop nouvelles. C'est la difficulté de l'exercice, on nous demande de varier, de faire découvrir, mais en même temps il ne faut pas proposer des plats trop élaborés. La tradition culinaire sur laquelle on se concentre, c'est la cuisine française traditionnelle. (Suite de l'article en page 5)

## Entretien avec... Nordine Morsli, directeur de la Caisse des écoles

### « Garder de plus en plus le contact avec les parents »

« L'exigence prioritaire, explique Nordine Morsli, c'est la santé : que les aliments soient sains, et qu'ils soient bien équilibrés. »

Il y a donc quantité de règles à respecter. « On fait des analyses bactériologiques à toutes les étapes, et on conserve un plat témoin pendant cinq jours après le service. On exige énormément d'informations de la part du prestataire sur la traçabilité des produits. Pour la viande par exemple, on exige de la viande française exclusivement. »

« Pour des raisons d'hygiène également, il ne doit rentrer ni terre ni coquille dans la cuisine centrale. » Raison pour laquelle la quelle les œufs arrivent sous forme déshydratée ou liquide, en brick. Raison pour laquelle, sans doute, l'omelette est presque unanimement décriée... Mais les coquilles d'œuf sont responsables de 50 % des infections alimentaires, dont

la salmonellose ; le choix est vite fait.

Pour la même raison, carottes et pommes de terre arrivent épluchées, lavées et séchées à la cuisine centrale rue Riquet. « Elles perdent une partie de leur goût et de leur croquant », admet Nordine Morsli. Les sauces ou aromates peuvent améliorer le goût, néanmoins. « La restauration collective, ça ne peut pas être le top de la gastronomie. Même si nous avons un fort degré d'exigence. »

On procède à des tests surprises par sondage, également.

### Halal ou pas ?

La Caisse des écoles évolue beaucoup en direction des parents. Une « commission restauration » est réunie tous les deux mois environ. Elle est suivie d'une « commission menus », à laquelle deux représentants des parents d'élèves sont invités depuis le début de 2011, selon le souhait de Nordine Morsli.

Il a également instauré des visites de la cuisine centrale demande préalable des parents. La prochaine visite se déroulera en septembre. Les classes aussi peuvent aller voir travailler et rencontrer ceux qui cuisinent pour eux.

À propos de la viande halal, et des différents interdits alimentaires des familles, Nordine Morsli est assez serein. Depuis maintenant plus de vingt ans, « à chaque fois qu'il y a du porc dans un repas, un menu sans porc est proposé. Pour des raisons d'organisation, nous demandons aux directeurs d'école, en début d'année, combien de repas sans porc il faudra prévoir. C'est la seule chose que nous puissions faire, sinon ce n'est pas gérable. »

L'école est un outil d'intégration républicaine et sociale, et il n'est pas possible de personnaliser les repas. « Cela dit, si un fournisseur de viande halal remplit les conditions du

cahier des charges, on peut s'approvisionner chez lui. C'est aussi simple que cela. »

### Attention aux allergies

Et les allergies ? « Il est impossible de proposer des repas qui tiennent compte de toutes les allergies. On informe les parents des éléments utilisés dans chaque recette, et les parents fournissent à leur enfant leur repas, qu'ils viennent manger à la cantine. »

« Il y a toujours des critiques, forcément, conclut Nordine Morsli. Je ne suis pas surpris de voir des parents venir me demander plus de sauce dans certains plats. Je transmets à la Sogeres, qui augmente la quantité de sauce. Mais je suis à peu près sûr que six mois plus tard, à la commission suivante, d'autres se plaindront qu'il y a trop de sauce ! Tout le sel de mon travail est d'obtenir des équilibres... » ■

(Suite de la page 4)

tionnelle.»

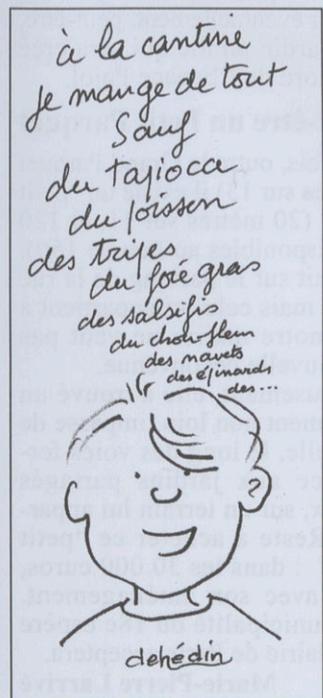
Brigitte Coudray, représentante des parents d'élèves, estime que «s'il n'y a pas de préparation, si personne n'est là le jour même pour "vendre" les menus et les expliquer, il n'est pas rare que des plats pourtant originaux et élaborés finissent à la poubelle. C'est ce qui s'est passé pour le déjeuner mexicain.»

## En "liaison froide"

Les repas sont préparés en "liaison froide". Les plats sont cuisinés dans la cuisine centrale avec les recettes du cuisinier, conditionnés en barquettes, refroidis et recouverts d'un film protecteur, puis conservés au froid (entre 0° et 3°), et réchauffés à 60° sur le lieu de restauration juste avant le repas. Cela convient bien aux plats en sauce, mais la viande rouge et les frites le supportent moins bien.

La technique de "liaison froide", avec une cuisine centrale, signifie un gain de place dans des écoles où l'on en manque souvent, avec le nombre d'élèves en augmentation régulière. Elle est aussi la plupart du temps liée à l'appel à un prestataire extérieur à qui l'on délègue la restauration avec un cahier des charges très exigeant.

Il y a un délai de trois jours généralement (quatre maximum) entre le jour de fabrication des plats et le moment où ils sont servis. Cela peut expliquer aussi une perte de goût. ■



## L'évolution des tarifs

Les tarifs payés par les familles sont fixés en fonction de leurs ressources, et désormais aux mêmes montants pour tout Paris.

Les tarifs des cantines sont modulés en fonction des ressources familiales. Il y a huit tarifs : le tarif le plus bas est 0,13 € par repas, le tarif le plus haut 5 €, alors que le coût moyen tourne autour de 5,70 €. Dans le 18e, peu de familles paient 5 €. Et 70 % des repas sont facturés aux cinq tarifs les plus bas.

La gratuité existait auparavant, Daniel Vaillant l'a supprimée lors de son premier mandat, estimant que tout repas devait donner lieu à une contribution, même minime. Pierre-Yves Bournazel, (UMP) lui a reproché cette décision lors du dernier conseil d'arrondissement, mais surtout il a contesté la hausse des tarifs pour les classes moyennes.

En juillet 1910 en effet, le Conseil de Paris a adopté une grille unique : toutes les familles répondant au même critère de revenus paient le même tarif, quel que soit leur lieu d'habitation.

Dans le 18e, les tarifs ont baissé pour les trois tranches de revenus les plus modestes, et augmenté pour les trois tranches de revenus les plus importants. La Mairie de Paris finance la différence entre le tarif payé et le coût du repas.

## Pas de différence dans le 18e

Ces nouveaux tarifs sont appliqués depuis septembre 2010 dans tout Paris. Pour le 18e, les nouveaux tarifs correspondaient déjà plus ou moins aux tarifs déjà pratiqués ici. Leur impact est donc imperceptible sur la fréquentation. Sur le plan financier, les recettes pourraient cependant diminuer légèrement. Toutefois, le bilan définitif de l'année 2010-2011, la première après le changement des tarifs, n'est pas encore connu.

La Mairie de Paris reproche au 18e des coûts de repas plus élevés que dans d'autres arrondissements et donc que la

moyenne parisienne, qui est de 5,70 €. Dominique Demangel regrette que la Mairie de Paris «ne tienne pas compte dans sa subvention des critères de qualité et de traçabilité du cahier des charges du 18e, proche des objectifs du Plan Climat» adopté par la Ville de Paris.

Un rapport d'audit sur toutes les Caisses des écoles parisiennes devait d'ailleurs être rendu en juillet dernier, permettant de comparer les coûts d'un arrondissement à l'autre. Mais on n'en a pas encore de nouvelles.

Le "coût denrées", indépendamment des coûts de personnel, d'entretien, et du nombre de repas servis, semble plus pertinent.

Sur le site internet indépendant *cantinescolaire.net*, il est indiqué que pour un coût denrées inférieur à 1,50 € par repas, il n'y a pas de qualité possible. Dans le 18e, il est juste de 1,50 €. ■

## Entretien avec... Brigitte Coudray

Brigitte Coudray, une des responsables de l'union locale FCPE, participe depuis 2001 à la "commission restauration" de la Caisse des écoles du 18e.

### La commission restauration, c'est qui ?

**Brigitte Coudray :** C'est un organisme consultatif, où l'on peut débattre du fonctionnement des cantines. Au début, j'étais la seule à participer régulièrement à la commission restauration. Depuis quelques années, davantage de parents y viennent, l'intérêt est plus marqué, même si les horaires de ces réunions, à 14 h en semaine, ne sont pas faciles. Cela étant, ce sont toujours les mêmes écoles où les parents s'investissent : Flocon, par exemple.

En revanche, il vient moins de directeurs d'école maintenant, soit qu'ils aient davantage d'obligations, soit qu'ils jugent leur présence moins nécessaire. Parfois des enfants participent, sur proposition d'un directeur qui sent qu'ils ont des choses à dire. Mon fils est au collège, il a suivi toute sa scolarité dans le 18e, on a donc vu évoluer la cantine au long de ces années !

### Comment jugez-vous la qualité de la cantine dans le 18e aujourd'hui ?

**B.C. :** La cantine peut cristalliser beaucoup de choses : un problème à l'école, les relations avec les enseignants, etc. Avant de "casser" les cuisiniers, il faut se renseigner. Parfois, ce sont les parents qui disent que la cantine n'est pas bonne. Pas forcément les enfants. "Bon", qu'est-ce que cela veut dire ? Bon pour la santé ou bon au goût ?

Les parents n'ont souvent aucune idée de la restauration scolaire. Ce n'est pas parce qu'on a mangé à la cantine petit que l'on sait comment ça fonctionne. Et puis, quand on ne voit pas le cuisinier,

on est méfiant ; quand on n'a aucune idée d'où vient le repas, tous les fantasmes sont possibles. C'est pour cela que des visites sont proposées régulièrement aux parents.

### Quelle est la première étape pour pouvoir dire «J'ai bien mangé», ?

**B.C. :** C'est le cahier des charges. Celui du 18e est le plus exigeant de Paris sur le plan qualitatif. Beaucoup de produits, par exemple, sont demandés en Label Rouge : le bœuf, les œufs...

Le goût dépend des matières premières et des recettes du cuisinier. Dans la cuisine centrale du 18e, la viande arrive fraîche, la plupart des légumes sont surgelés, meilleurs qu'en boîte. La cuisine contient aussi une pâtisserie.

L'âge des enfants, aussi, est important dans leur perception. Avec la même chose dans l'assiette, le même environnement, des enfants de CP ou CE1 mangeront sans histoire là où souvent les CM1 ou CM2 diront "ce n'est pas bon". C'est une évolution normale du comportement : vers 8-10 ans, ils commencent à être influencés par leurs pairs.

Enfin, le temps et l'environnement sont essentiels. S'il n'y a pas de décoration, si le lieu est surchargé, si le personnel crie qu'il faut se dépêcher, s'il faut manger en quinze minutes, si la vaisselle n'est pas nette... la qualité du repas sera perçue comme moins bonne.

### Vingt minutes en moyenne pour déjeuner, n'est-ce pas trop court ?

**B.C. :** Les écoles les plus anciennes ont souvent des salles trop petites, doivent organiser plusieurs services ; le

temps du repas est alors écourté. L'école élémentaire Belliard, par exemple, a toujours des problèmes de flux. Dans ces cas-là, il n'y a jamais d'animation, d'éducation au goût et à la diététique : l'espace est trop petit et il n'y a pas le temps, chaque service est minuté.

### Quel est le rôle des personnels ?

**B.C. :** Leur manière d'accompagner le temps du déjeuner joue beaucoup. Il y a des écoles où les assiettes sont préparées à l'avance. Du coup il n'y a pas de temps de dialogue avec la personne qui fait le service, et les enfants ne savent pas toujours ce qu'ils mangent.

Les surveillants aussi changent très souvent, car la Mairie de Paris a du mal à recruter. Parce qu'ils sont chichement payés et peu formés, et qu'il s'agit d'horaires de temps partiel. Le manque de formation du personnel d'encadrement des cantines est un frein.

Si ces personnels ne connaissent pas le menu, ne savent pas ce qui est servi, ou font la grimace, les enfants auront du mal à trouver cela bon. Les animateurs ne sont pas toujours conscients de l'impact qu'ils ont sur la qualité du déjeuner...

Dans un autre ordre d'idée, le gramme est strictement défini dans le cahier des charges. Il est le même pour tous les enfants de l'école élémentaire. Pourtant, à 6-7 ans, le gabarit des enfants est très différent de ceux de 10 ans. On ne peut pas faire des portions différentes, et les dames de la cantine sont formées avec des consignes strictes. Mais le conditionnement en vrac des légumes permet une adaptation au gabarit et à l'appétit des enfants. ■

■ **Conseil d'arrondissement :** lundi 19 septembre à 18 h 30.

• **Conseil de quartier La Chapelle Marx-Dormoy :** jeudi 22 septembre à 19 h. Thème : espaces verts.

■ **10 septembre :**  
**Forum du temps libre**

Forum du temps libre et des loisirs, samedi 10 septembre (10-18 h) à la mairie. Le rendez-vous pour s'inscrire à toutes les activités sportives, culturelles, artistiques... de l'arrondissement.. Bourse au bénévolat.

■ **14-16 septembre :**  
**Les 3 J du bénévolat**

L'Espace Bénévolat (130 rue des Poissonniers) organise ses "3 J du bénévolat", de mercredi 14 à vendredi 16 septembre (12-19 h). Accueil des candidats à des actions bénévoles dans les associations (soutien scolaire, aide aux personnes âgées ou aux publics en difficulté...) : 4 500 propositions dans 1 200 associations.

■ **17 septembre :**  
**Apéro chez Vas-y-Léon**

Apéro de rentrée chez Vas-y-Léon, l'atelier de couture-salon de thé d'Isabelle Cherchevsky, 25 rue Myrha, samedi 17 septembre (19-21 h) avec Amadou Gaye pour lire des textes d'auteurs afro-antillais.

■ **21 septembre :**  
**Solidarité internationale**

Réunion de préparation de la Semaine de la solidarité internationale (12-20 novembre), mercredi 21 sept, à 19 h à la MDA, 15 passage Ramey. Thème : le rôle de la jeunesse dans la société civile.

■ **22 septembre : conférence "Poulbot pharmacien"**

Conférence "Poulbot pharmacien" portant sur ses quelque 300 dessins réalisés pour des produits pharmaceutiques. Musée de Montmartre, 12 rue Cortot, jeudi 22 sept, à 19 h. 5 € l'entrée. Rés. : 01 49 25 89 39.

■ **23 et 24 septembre :**  
**Portes ouvertes d'AGO**

Portes ouvertes du nouveau local d'Accueil Goutte d'Or, 24 rue de Laghouat. Vendredi 23 septembre, 16 h 30-21 h et samedi 24, 10-14 h.

■ **24 et 25 septembre : Fête aux Jardins du Ruisseau**

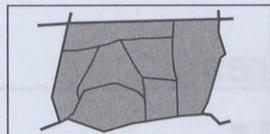
Fête aux Jardins du Ruisseau, samedi 24 (15 h à 20 h) et dimanche 25 (12 h à 19 h) : musique, démonstration de taï chi, expo de bonsaïs, animations enfants, dégustation de miel.

■ **25 septembre : Vide-greniers**

Vide-greniers de l'association L'Écuyer à la Tulipe, dimanche 25 sept, rue Lécuyer et villa des Tulipes.

■ **2 octobre : Vide-greniers**

Vide-greniers de *Simplon en fêtes* ; dimanche 2 oct entre le 130 rue de Clignancourt et la rue des Amiraux. Renseignements : 01 42 23 32 76. ■



## CIM, conservatoire de musique, Grand Parquet : des solutions en vue ?

On cherche des pistes pour reloger ces trois lieux culturels. Un ancien centre de tri postal, près de la Porte de la Chapelle, pourrait constituer une solution.



Florence Delahaye

**Le Grand Parquet devra quitter en février la rue du Département.**



Joanne Marinier

**Michel Valera, directeur du CIM, l'école de jazz expulsée de son local rue Doudeauville.**

Le CIM, le Grand Parquet, le conservatoire de musique Gustave-Charpentier. L'avenir de ces trois lieux culturels est en suspens, les deux premiers menacés de disparition pure et simple, le troisième dans l'attente problématique de son extension. Or, des solutions pourraient se dessiner.

### Sauver le CIM

Le CIM (*Centre d'information musicale*), école de jazz et musiques actuelles fondée en 1976, n'a plus de bail depuis près de deux ans et est maintenant menacé d'expulsion imminente. Il est depuis toujours installé, sur 1 500 m<sup>2</sup>, dans un bloc d'immeubles (logements et commerces) situé entre le boulevard Barbès et les rues Doudeauville et Custine.

Le propriétaire actuel, la Caisse des dépôts et consignations, a entrepris de tout rénover et les locaux du CIM, à cheval sur deux immeubles,

gênent l'opération. Le chantier est bloqué depuis quatre ans.

En outre, dédale de coins et recoins sur plusieurs niveaux, ces locaux ne seraient plus aux normes.

La Ville de Paris a cherché avec le directeur du CIM, Michel Valera, où reloger cette prestigieuse école (Liane Foly, Mathieu Chedid, Angélique Kidjo... y sont passés). C'est assez difficile vu la situation immobilière dans la capitale, mais deux pistes se dessinent aujourd'hui.

Le CIM pourrait acheter ou louer un espace dans les anciens locaux, actuellement inoccupés, de la Caisse nationale d'assurance maladie (CNAM), rue Baudelique, ceux-là mêmes qui furent occupés par des sans-papiers de juillet 2009 à août 2010.

Autre piste : le CIM pourrait s'installer rue du Pré, du côté de la Porte de la Chapelle. S'y trouve un vaste ensemble de bâtiments désaffectés (près de 6 000 m<sup>2</sup>) appartenant à la Ville. C'était autrefois un centre de tri postal. En 2008, on avait eu l'idée d'y délocaliser l'École des hautes études en sciences sociales, qui avait refusé.

**Les travaux du conservatoire**

Si le CIM peut en disposer, il pourrait y côtoyer les élèves du conservatoire de musique. En effet, celui-ci est actuellement dans un

beau bâtiment construit en 1985, rue Baudelique, conçu pour cinq cents élèves. Le conservatoire en compte actuellement trois fois plus.

Il craque dans ses murs. Une extension est prévue de longue date, dans un terrain mitoyen acquis par la Ville (actuellement un jardin partagé éphémère). Mais, pour que les travaux commencent, il faut trouver un lieu provisoire pouvant accueillir les usagers du conservatoire. Ce pourrait être justement rue du Pré.

### Reloger le Grand Parquet

Reste l'affaire du Grand Parquet. Ce théâtre habite un ancien "parquet de bal", structure de bois légère, facilement démontable, installée depuis cinq ans et demi dans la cour du bâtiment du 20 rue du Département.

Ce bâtiment et cette cour font toutefois partie de l'Espace Pajol, où tout un nouveau "quartier" est en cours d'aménagement : une auberge de jeunesse, une bibliothèque, un gymnase, des commerces, un bâtiment d'activités, un collège, un IUT... Cet IUT doit être installé là même où se trouve le Grand Parquet.

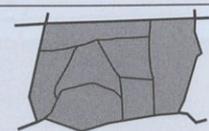
Celui-ci avait donc été sommé de partir fin juin. Sursis vient de lui être donné jusqu'en février 2012. Mais ensuite... Un emplacement lui avait été trouvé rue Cugnot, mais sur un terrain appartenant au Réseau ferré de France (RFF) qui a fait lanterner avant de refuser. Aucun autre lieu n'a pu être trouvé dans le 18e. Le Grand Parquet pourrait aller dans le 13e, au square de Choisy, avant de revenir éventuellement, peut-être, dans le jardin public qui sera créé tout au nord de l'Espace Pajol.

### Et peut-être un Petit Parquet

Toutefois, outre le Grand Parquet (28 mètres sur 13) il existe un "petit Parquet" (20 mètres sur 11, et 120 places disponibles au lieu de 150). Il tiendrait sur le parking de la rue du Pré... mais celui-ci appartient à RFF et notre mairie ne veut pas d'une nouvelle déconvenue.

Heureusement, elle a trouvé un emplacement non loin, impasse de la Chapelle, le long des voies ferrées, face aux jardins partagés d'Écobox, sur un terrain lui appartenant. Reste à acheter ce "petit Parquet" : dans les 30 000 euros, 50 000 avec son aménagement. Notre municipalité du 18e espère que la Mairie de Paris acceptera.

**Marie-Pierre Larrivé**



## Un local militaire proposé aux musulmans du 18e pour la prière du vendredi

En cette période pré-électorale, le ministre de l'Intérieur, Claude Guéant, se dit décidé à empêcher les prières dans la rue. Il propose aux musulmans de la Goutte d'Or un bâtiment près du boulevard Ney. Mais ils ne sont pas tous d'accord.

Les polémiques autour de la prière des musulmans dans la rue à la Goutte d'Or devraient connaître encore des rebondissements.

Le ministre de l'Intérieur, Claude Guéant, a annoncé officiellement, le 8 août dernier, qu'à partir du 16 septembre, pour mettre fin à la pratique de la prière dans la rue, un bâtiment sera mis à la disposition des fidèles des mosquées des rues Myrha (mosquée Ibn El Walid) et Polonceau (mosquée El Fath) pour le culte.

Mais il n'est pas sûr qu'ils acceptent tous de s'y rendre.

Ce bâtiment, ancien atelier, est situé non loin du boulevard Ney, à l'angle de la rue Jean-Cocteau et de l'avenue de la Porte-des-Poissonniers. Il dépendait jusqu'à présent du ministère de la Défense et fait partie de ce qui reste de la caserne de Clignancourt.

Un retour en arrière s'impose. Depuis des années, les deux mosquées existant à la Goutte d'Or sont trop petites pour accueillir les fidèles de plus en plus nombreux. Lors du culte, le vendredi ou les jours de fête, ceux-ci débordent dans la rue. Cette occupation de la rue ne dure qu'environ deux heures. Le passage des voitures est empêché durant ce temps. (Mais la circulation dans ces rues n'est jamais intense.) Les responsables des mosquées veillent à ce qu'un passage pour les piétons soit maintenu.

Néanmoins, cette situation n'est



Noël Monier

Le local proposé est un immense hangar, ancien atelier de réparation des matériels militaires. Du côté de la rue Jean-Cocteau (photo), il présente un long et haut mur pour ainsi dire sans ouverture, cela ressemble à une prison plus qu'à un possible lieu de culte. De l'autre côté, orienté vers les bâtiments du ministère de la Défense, il y a de larges fenêtres et la lumière y pénètre.

pas normale. Il faut une solution. La municipalité de Paris a décidé la construction de deux grands bâtiments, qui seront gérés par l'Institut des cultures d'islam, et dans lesquels de vastes espaces, destinés au culte, seront vendus aux communautés musulmanes dans des conditions financières adaptées. Le premier de ces bâtiments, rue Stephenson, est en chantier et devrait ouvrir en 2013 (voir le dossier du 18e du mois, mai 2011).

Cependant la polémique a pris un tour politique. Car nous sommes

maintenant dans la pré-campagne pour l'élection présidentielle, et il y a là un enjeu de propagande.

### Une campagne lancée par le FN

Marine Le Pen, dans un discours retentissant en décembre 2010, a comparé les prières dans la rue à une «occupation du territoire français, sans blindés ni soldats, mais une occupation tout de même».

Nicolas Sarkozy, lui, sait que son élection en 2007 est due en partie au fait qu'il a su rallier à lui nombre d'an-

ciens électeurs du Front national. Il n'entend pas laisser ce terrain de propagande à Mme Le Pen.

Le 27 février 2011, il désigne Claude Guéant pour remplacer Brice Hortefeux au ministère de l'Intérieur. Et dès son entrée en fonction, le nouveau ministre annonce qu'il veut mettre fin très rapidement aux prières dans la rue.

Du côté de la direction du PS, on ne veut pas être en reste. Benoît Hamon, porte-parole, a déclaré dès décembre 2010 que les prières dans la rue «ne sont pas tolérables beaucoup plus longtemps», car elles créent «une situation de conflit avec les riverains». Cette déclaration semble avoir été faite sans que Daniel Vaillant, maire du 18e, ait été consulté.

### Claude Guéant dans le 18e

La première visite de Claude Guéant «sur le terrain», après sa nomination, est pour le 18e. Le commissaire Clouzeau lui montre divers lieux de l'arrondissement. Le ministre a notamment demandé à voir la prière dans les rues Myrha et Polonceau. La visite n'a pas été annoncée au préalable à la presse, cela se passe donc discrètement.

Dans les semaines qui suivent, M. Guéant multiplie les pressions sur le maire du 18e, Daniel Vaillant, pour le convaincre de mettre des gymnases à la disposition des musulmans le vendredi. M. Vaillant répond que les gymnases ne sont pas destinés à cela, mais à la pratique sportive, et qu'en outre leurs superficies seraient insuffisantes.

M. Guéant persuade alors le ministre de la Défense de céder en urgence le bâtiment de la rue Jean-Cocteau. Le préfet de police le fait visiter aux responsables des mosquées. M. Diakité, recteur de la mosquée Polonceau, s'y rend, puis M. Hamza, recteur de la mosquée Myrha, le 5 juillet.

Libération, le premier, publie l'information, le 6 juillet. Le ministre confirmera le 8 août. «Solution provisoire», dit-il. Le recteur de la Grande Mosquée de Paris, Dalil Bou-bakeur, ancien président du Conseil français du culte musulman (CFCM), qui a lui aussi visité le bâtiment, déclare «accueillir avec soulagement» la décision. Mais M. Hamza, recteur

(Suite de l'article en page 8)

## Ce qu'en disent les fidèles

Rue Polonceau, après la prière, les fidèles sont prudents dans leurs commentaires. «Je ne suis pas mandaté pour parler au nom de tous les fidèles», déclare un responsable. Un fidèle guinéen estime qu'il n'y a pas de lieu de se poser des questions, car rien n'est encore fait. Pourtant, un adjoint du recteur a informé les fidèles pendant le dernier office.

Un autre n'est pas au courant mais se montre conciliant : «J'irai où il faudra aller.» Un Sénégalais, qui vient presque chaque vendredi de Versailles où il trouve le lieu de prière trop petit déclare : «Boulevard Ney ou rue

Polonceau, ça ne change pas grand chose pour moi.» Ils sont plusieurs comme lui à venir de loin, car le quartier est un lieu de convivialité pour les communautés africaines sub-sahariennes.

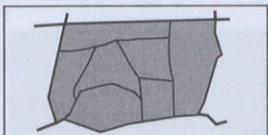
Un autre remarque que le bâtiment du boulevard Ney n'est pas orienté Sud-Sud-est, vers La Mecque. «Ça oui, ça peut poser problème», commente-t-il, pas inquiet pour autant. Dans l'ensemble cependant, la nouvelle semble accueillie calmement.

Rue Myrha, les réactions sont moins nuancées. Même si beaucoup de personnes interrogées ignorent encore le projet de délocalisation, son évocation

ne souligne pas l'enthousiasme. Plusieurs insistent sur l'enracinement au sein du quartier, évoquent la proximité du lieu de travail qui permet de venir à la prière, ce qui ne sera pas possible boulevard Ney à cause de l'éloignement.

Larbi pense que 90 % des fidèles préfèrent prier dans la rue ici, même dans des conditions inconfortables. Abdelali observe que prier dans la rue de une à deux heures par semaine ne constitue pas une vraie gêne pour lui, ni pour les riverains. Mais tous se rallieront aux instructions de l'imam.

Mathieu Le Floch et Gérard Gaudin



## La vie du 18e

(Suite de l'article page 7)

de la mosquée Myrha, déclare le 10 août sur FR3 : «*Quand j'ai lu la déclaration de Claude Guéant qui dit que la communauté et le CFCM ont estimé que c'était un lieu approprié, j'ai sursauté. Moi, j'ai visité les lieux. Je suis très sceptique.*»

### «Locaux indignes»

Il a été encore plus net par suite : «*Ce sont des locaux indignes d'un musulman et de son culte. La sacralité nécessaire n'y est pas respectée... Les conditions minimum d'accessibilité, chauffage, éclairage extérieur, etc., ne sont pas réunies.*» Cette proposition, dit-il, «*s'apparente à du mépris et de l'humiliation pour les musulmans.*»

Il souligne en outre qu'un loyer de 20 000 euros par an sera exigé, auxquels s'ajoute le remboursement à l'État de 30 000 euros pour travaux d'aménagement.

Quant au recteur de la mosquée Polonceau, il a déclaré, après la prière de l'Aïd-el-Fitr (la fin du jeûne du Ramadan) : «*Il n'y a pas d'accord, la négociation se poursuit.*»

De son côté, Daniel Vaillant, interrogé par la presse, fait répondre qu'il n'a pas participé à cette décision et qu'il ne fera aucun commentaire.

Le 10 août, sur FR3, la journaliste concluait son reportage en affirmant : «*À partir du 16 septembre, le gouvernement pourrait exiger la disparition des manifestations de foi sur la voie publique.*» Il semble bien en effet que la proposition a été présentée aux responsables des mosquées accompagnée de la menace d'une dispersion par la force des fidèles qui continueraient à prier dans la rue.

Noël Monier

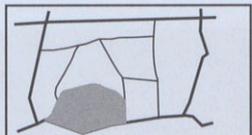
## Un incendie à la Maison Verte

Un incendie s'est déclaré, dans la nuit du 23 juillet, à la Maison Verte, dans une salle utilisée pour de petites réunions et surtout pour le tri et la distribution de vêtements aux personnes dans le besoin, endommageant aussi la salle attenante.

Pendant toutes les vacances, les salariés et des bénévoles ont nettoyé. Les activités de cette maison protestante de quartier et d'accompagnement social reprendront dès début septembre mais la salle où le feu a pris ne sera disponible qu'en janvier.

L'année sera difficile et la Maison verte appelle à la générosité de tous «*afin de pouvoir continuer à recevoir tous ceux qui ont besoin de la Maison Verte et à réaliser nos projets les plus urgents.*» ■

8 - Le 18<sup>e</sup> du mois



## Montmartre

# Le feuilleton Miss Montmartre

Une élection cahotique, une première miss déçue et démissionnaire, une deuxième plus fataliste que ravie. Qu'il est difficile d'être belle et rebelle sur la Butte !



Alexandra Domsch, première Miss Montmartre, démissionnaire.



Himen Farehane, la deuxième Miss.

La réalité dépasse souvent les meilleures fictions. Voici le récit surprenant de(s) miss de la Butte.

En décembre 2010, l'élection de Miss Montmartre refaisait surface, plus de vingt ans après son interruption, à l'initiative de quelques enthousiastes rassemblés au sein de l'association du *Petit Montmartre* (PM). Le soir convenu, une quinzaine de jeunes filles pimpantes étaient réunies au Ciné-13, en présence de membres du showbiz de la Butte.

Malgré ces conditions idéales, organiser un tel événement ne s'improvise pas. La soirée vit s'enchaîner les soucis (voir notre numéro de janvier 2011), et ni le public, ni les candidates ne furent à la fête. Nous ne le savions pas encore, mais il s'agissait de l'épisode numéro un de ce qui est devenu une saga. Il s'était

conclu sur la désignation d'une miss pour 2011 : Alexandra Domsch.

### Alexandra s'en va

Quelques mois plus tard, au printemps, nous avons rencontré cette dernière, pour écrire son portrait et vous la présenter. Que les lecteurs assidus de notre journal ne s'étonnent pas s'ils n'ont rien lu de tel. Le désistement surprise d'Alexandra, quelques jours avant notre parution d'avril, condamna sans appel l'article déjà rédigé. Un dommage collatéral dû au déclenchement brutal de l'épisode numéro deux.

En juin, après la période de convalescence qu'impose ce type d'épreuve, nous avons retrouvé la désormais ex-miss. Alexandra Domsch s'est expliquée. La jeune femme rêve de percer dans la chanson et voyait le titre de miss comme une occasion de

faire des rencontres, si précieuse dans le milieu. Plusieurs promesses allant dans ce sens lui avaient été faites par Sébastien Zurcher, membre du *Petit Montmartre*, qui se présente comme manager de la miss. Notamment rencontrer le chanteur Rafaël ainsi que Pierre Sarkozy, le fils mélomane de notre président. Ou encore monter les marches du festival de Cannes.

Rien de tout cela ne s'est produit. Devant ce «*manque de sérieux*», et ne voulant pas «*ternir son image*», la jeune femme a rendu son diadème.

### Himen arrive

Ce qui nous conduit à l'épisode numéro trois. Toujours aussi enthousiastes malgré les déconvenues et, de plus, engagés auprès de festivals ou de mairies pour des inaugurations et séances photos, nos apprentis organisateurs ont cherché une parade.

Le diadème n'est pas resté longtemps sans chef. Début avril, la nouvelle miss se nomme Himen Farehane. Lui portant les mêmes égards qu'à sa devancière, nous l'avons également rencontrée. Présente, mais non élue, en décembre, la jeune fille nous expliqua qu'elle savait à quoi s'en tenir lorsqu'on l'a contactée. Elle est, selon ses dires, «*la roue de secours*».

Qu'importe. L'aventure lui plaisait, elle a donc accepté, selon ses termes, de percevoir une «*compensation*» comprise entre 200 et 300 euros chaque mois... Deux mois après sa nomination, Himen se disait satisfaite des activités auxquelles elle prend part, mais regrettait que les relations avec M. Zurcher ne soient pas, dit-elle, assez «*professionnelles*».

### En attendant miss 2012...

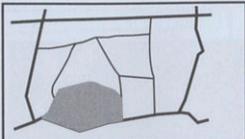
Le quatrième épisode, celui de l'été, inachevé pour l'instant, pourrait bien être le dénouement. Il se déroule principalement autour de Pascal Freulon, président officiel du *Petit Montmartre*.

Pour ne pas déroger à la règle, fin juillet, nous l'avons interviewé. Nous avons appris... qu'il avait peu de choses à nous apprendre sur la saga en cours : nous la connaissions, semble-t-il, bien mieux que lui (c'est ça, être un fan !). M. Freulon n'avait pas rencontré les miss et ignorait les griefs que celles-ci portaient contre son association.

Une fois renseigné, il nous assure qu'il allait y remédier. Il aurait depuis rédigé et soumis à M. Zurcher une charte de bonne conduite. En attendant de voir si cela suffira, le *Petit Montmartre* prévoit déjà l'élection de la miss 2012 pour la fin de l'année. Suite au prochain...

David Le Doaré

Septembre 2011



## Ambiance Renoir reconstituée dans les jardins du Musée de Montmartre

En 1876, Auguste Renoir s'installait au 12 rue Cortot. Il y peignit *Le jardin de la rue Cortot*, une toile étincelante, flamboyante de couleurs. Il y peignit également cette délicate jeune fille sur *La Balançoire*. C'est encore là qu'il réalisa son célèbre *Bal du Moulin de la Galette*.

Le 12 rue Cortot, où tant d'artistes eurent leur atelier, est maintenant (depuis 1960) le siège du Musée de Montmartre dont la Ville de Paris vient de confier la réhabilitation et la gérance à la société de Kléber Rossillon (voir notre numéro de juin).

Kléber Rossillon va s'employer à restaurer les bâtiments des XVIIe et XVIIIe siècles, passablement dégradés. Les travaux (12,6 millions à engager) vont durer jusqu'en 2014 et ils commencent par la restauration des 7 000 m<sup>2</sup> de jardins avec reconstitution d'une ambiance impressionniste, s'inspirant des œuvres de Renoir.

### Inauguré pour les Vendanges

Le premier jardin, visible dès l'arrivée sur les lieux par le porche, celui qui borde l'hôtel *Rosimond* du XVIIe siècle (1), sera redessiné et replanté de pelouses et de fleurs comme celles que peignit Renoir. Le second jardin, bordant l'hôtel *Demarne* (XVIIIe siècle) sera lui aussi redessiné. On y remettra la fameuse balançoire et surtout, on y créera un petit salon de thé en plein air évoquant le bal du Moulin de la Galette.



C'est dans l'atelier rue Cortot que Renoir a peint ce *Bal du Moulin de la Galette*.

Plus loin, là où le jardin se transforme en mini-forêt et descend vers la vigne de la rue des Saules et le "jardin sauvage Saint-Vincent", on va créer des chemins ombragés permettant d'admirer la perspective, ainsi qu'un petit potager, tels qu'on les aimait aux siècles passés.

Tout devrait être aménagé début octobre pour inauguration lors de la Fête des Vendanges (5 au 9 octobre). Kléber Rossillon veut ainsi offrir aux futurs visiteurs du musée un "parcours jardins". Outre le plaisir de déambuler dans ce petit coin de campagne pré-

servé, il espère ainsi attirer bien plus de monde qu'actuellement, passer de 40 000 visiteurs par an, ce qui n'est pas rentable, à 150 000 ou 200 000.

### Nouveaux horaires

La réhabilitation des bâtiments doit également faire doubler les surfaces d'exposition, actuellement de 280 m<sup>2</sup> seulement. La place ne manquera pas pour accueillir les visiteurs. Reste à faire la promotion du musée, ce à quoi il entend s'employer. L'élargissement des horaires d'ouverture, l'exposition de nouvelles œuvres, l'ouverture à la

chanson et au cinéma, et la modification de la grille des tarifs avec une possibilité d'abonnement annuel de 16 euros, sont prévus.

Marie-Pierre Larrivé

1. *Claude Rose de Rosimond*, qui était devenu propriétaire de cette maison de campagne en 1680 et lui laissa son nom, avait été acteur vedette et metteur en scène dans la "troupe du Marais". Les comédiens de la troupe de Molière firent appel à lui pour remplacer leur illustre patron, à la mort de celui-ci en 1673.

### Une plaque pour quatorze

Une plaque a été apposée cet été au 12 rue Cortot, maintenant siège du Musée de Montmartre et autrefois domicile successif de nombreux artistes de la Butte. Cette plaque rend hommage à quatorze anciens résidents des lieux : les peintres, dessinateurs et graveurs Auguste Renoir, Raoul Dufy, Émile Bernard, Suzanne Valadon, André Utter, Maurice Utrillo, Francisque Poulbot, Othon Friesz, Charles Camoin, Maximilien Luce, Demetrius Galanis, le metteur en scène André Antoine, l'écrivain Léon Bloy, le poète Pierre Reverdy. ■

## Laurent Voulzy, parrain de la Fête des Vendanges 2011



DR Laurent Voulzy : "Le Cœur grenadine..."

Martinique, Guadeloupe... La Fête des Vendanges de Montmartre 2011, placée cette année sous le thème de l'Outre-Mer, a choisi deux Îliens comme parrain et marraine. Elle, déjà nommée en juin, c'est Jocelyne Béroard, la chanteuse de Kassav, le groupe emblématique de musique zouk. Lui, choisi tout récemment, c'est Laurent Voulzy.

Laurent Gerville-Réache (tel est son nom d'état-civil) est né, «un peu par hasard», il y a 62 ans, dans notre arrondissement, mais il est d'origine guadeloupéenne par son père. À 14 ans, il s'est lancé dans la musique, batteur d'abord puis guitariste, et a pris le nom de sa mère, la chanteuse Marie-Louise Voulzy.

Devenu compositeur, il a rencontré Alain

Souchon en 1974 et leur collaboration fut longue et fructueuse (*J'ai 10 ans, Allo maman bobo, Jamais content...*).

Parallèlement, Laurent Voulzy mène une carrière indépendante, chantant lui-même ses compositions comme *Le Cœur grenadine* ou *Belle-Île en mer* qui fut et reste un grand succès. Souvenez-vous, toutes ces îles «que l'eau sépare et vous laisse à part»,

égrenées comme des perles : Belle-Île en mer, Marie Galante, Saint-Vincent, Singapour, Ceylan, Karukéna (la Guadeloupe en langue caraïbe), Calédonie, Ouessant, îles Vierges...

Laurent Voulzy, c'est vingt tubes en cinq albums. Les deux amis, Laurent et Alain, ont veillé à la relève : Julien Voulzy et Pierre Souchon, leurs

fils, viennent de fonder un groupe musical, *Les Cherche Midi*.

Du 5 au 9 octobre, ce sera la fête du vin, du rhum et de la grenadine, de Montmartre à la Goutte d'Or. On dansera, on chantera, on défilera, on s'amusera sous l'œil velouté d'une autre îlienne, la vahiné dessinée pour l'affiche 2011 par Titouan Lamazou. ■

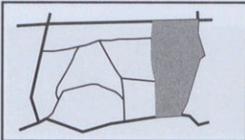
### Le défilé de mode dont vous êtes les héros

Un grand défilé de mode en mairie inaugurera, mercredi 5 octobre, la Fête des vendanges, défilé entièrement "made in 18e" : les vêtements et accessoires sont créés par des stylistes de l'arrondissement et ceux qui les porteront sont les habitants eux-mêmes, mannequins bénévoles d'un jour.

Pour cette initiative, la mairie a lancé un appel à participation qui dure jusqu'à début septembre. Ceux que cela intéresse doivent envoyer un por-

trait et une photo en pied avec nom, prénom, date de naissance, adresse et coordonnées téléphone et mail. Seule obligation : avoir plus de 18 ans. À partir du 7 septembre, un jury composé entre autres de créateurs de mode, opérera le casting final.

□ Envois des candidatures : mairie du 18e, service communication-grand casting, 1 place Jules-Joffrin. Ou bien : olivia.bissiau@paris.fr (avec le mot *casting* comme objet du mail).



## Arnaud Goma-Okadina, le nouveau curé de La Chapelle

**A**rnaud Goma-Okadina vient d'être nommé curé de Saint-Denys de la Chapelle. Vicaire de la paroisse depuis 2009, il remplace Mariusz Tlokinski, retourné en Pologne. Le nouveau curé est officiellement installé dimanche 4 septembre par l'évêque auxiliaire chargé du nord de la capitale, Mgr Renaud de Dinechin.

Né au Congo il y a 36 ans, le père Goma est le premier curé africain du diocèse de Paris. Il est aussi l'un des plus jeunes. «*Je suis un précurseur, un pionnier à Paris mais il y a déjà de nombreux prêtres africains en France. C'est la preuve que l'humanité est une. C'est aussi le signe d'une mutation dans l'Église et dans la société, d'une plus grande mixité, d'un processus d'intégration de toutes les composantes du pays*», déclare-t-il, signalant que Louis Sankalé, l'évêque de Nice, diocèse où il a exercé pendant cinq ans avant de venir à Paris, est de père sénégalais et de mère martiniquaise.

«*Dès mon arrivée ici comme vicaire, j'ai été très bien accueilli, aucune réaction négative des paroissiens comme des habitants de la Chapelle*», ajoute Arnaud Goma, qui jusqu'à présent était aumônier des jeunes, parmi lesquels son dynamisme et sa chaleur humaine seront regrettés.

### Baptisé à 18 ans, prêtre à 30

Arnaud n'est pas issu d'une famille catholique et il n'a été baptisé qu'à 18 ans. «*J'étais en première en lycée agricole, me destinant à reprendre l'élevage de bovins de mon grand-père quand j'ai accompagné une camarade de classe au catéchisme. Immédiatement, j'ai ressenti l'appel de Dieu. Un an après, en 1992, je recevais le baptême. Et quelques mois plus tard, lors d'un pèlerinage, j'ai ressenti comme une conviction intérieure : je devais devenir prêtre. Joie et paix, tous mes projets d'avant me paraissaient tout petits.*»

Un an de séminaire au Congo, à Ouessa, les années suivantes en Bel-



Arnaud Goma-Okadina et quelques paroissiens à l'église Saint-Denys.

gique, il était ordonné prêtre en 2004. Entre temps, il avait adhéré au *Chemin neuf*, une communauté catholique à vocation œcuménique, composée de religieux et de laïcs, accueillant toutes les composantes chrétiennes, «*ouverte à l'universel*», dit-il.

La responsabilité de la paroisse Saint-Denys a été confiée, depuis 1994, par l'archevêque de Paris, au *Chemin neuf*. C'est dans cette même paroisse, dont il est maintenant curé, qu'il a été ordonné prêtre.

Retour aux sources mais avec une grande responsabilité. Outre l'église Saint-Denys, petit édifice roman qui fut l'église du village de la Chapelle, et la massive basilique Jeanne d'Arc (construite en 1935) qui la surplombe et l'enclave, la paroisse dispose de deux chapelles annexes : *Saint-Pierre-Saint-Paul*, construite en 1964 rue Charles-Hermite et où les prêtres de Saint-Denys de la Chapelle officient, et *Les quatre Évangélistes*, chapelle installée en 1972 rue de la Croix-Moreau, que le *Chemin neuf* prête à une communauté orthodoxe bulgare.

Au total, 2 000 à 2 500 paroissiens fréquentent les lieux. C'est beaucoup

déjà, mais Arnaud Goma rappelle qu'un curé n'est pas seulement responsable de sa paroisse mais de tout son territoire, soit «*des milliers d'âmes dont il faut prendre soin*». A-t-il des regrets parfois, des envies de

vivre autrement ? «*Jamais. N'avoir ni femme ni enfants me semble plutôt un avantage, une façon d'être plus disponible à tous, de leur dispenser un amour plus grand. Et puis, des enfants, j'en ai beaucoup, puisque tous et même des dames de 90 ans m'appellent "Mon père"...*», lance-t-il dans un grand rire.

### Curé et écrivain

Curé maintenant, nommé pour six ans renouvelables, Arnaud Goma-Okadina a l'intention de continuer à participer à l'émission télévisée KTO pour la jeunesse (*Mille questions à la foi*). Il est l'auteur déjà de trois livres, deux textes autobiographiques (*C'est écrit noir sur blanc* et *Mon retour aux berceaux*) et *Force et puissance de Harry*, un ouvrage sur... Harry Potter et les thèmes de l'amitié, de l'amour, du pardon, de la lutte contre le mal qu'on y découvre.

Il écrit actuellement un autre livre, un recueil de témoignages de solidarité ordinaire-extraordinaire. Vus et entendus autour de lui. **M.P.L.**

## En vrac, un nouveau marchand de vin au marché de l'Olive



Thierry Poincin sur son stand

«**E**n vrac, j'écologise». Thierry Poincin, qui vient d'ouvrir un stand de vente de vin en vrac à l'Olive, dans le marché couvert, a inventé cette formule, symbole de sa démarche. «*Vendre le vin en vrac, c'est écologique et économique à la fois, dit-il. Faire l'économie des bouteilles en verre, des bouchons, des étiquettes, des cartons pour le transport, c'est écologique et cela permet également de baisser le prix, c'est donc économique pour le client.*»

Un alignement de containers en métal brossé posés sur des fûts de vieux chêne, un choix entre cinq rouges, deux blancs et un rosé. Ce sont des vins bio, "nature", de petits producteurs : Pays d'Oc, Côtes-du-Rhône, Bordeaux, Bourgogne, Touraine, Beaujolais... Les prix, pour 75 centilitres, varient de 3 € pour le vin du Pays

d'Oc à 6,50 pour le bourgogne du Domaine des Deux Roches.

Thierry Poincin, caviste depuis vingt ans mais nouveau dans la vente en vrac, remplit les bouteilles qu'on lui apporte et si le client n'en a pas, il verse le vin dans des bouteilles dessinées comme les anciennes bouteilles de limonade (de 75, 50 et...

5 centilitres) qu'il consigne 2 €.

«*À part les petits flacons de 5 centilitres (trop mignons), les gens rapportent les bouteilles. Ils sont fiers de ce geste citoyen et c'est très gratifiant pour moi. Je n'ai aucun sac en plastique à ma disposition et je n'en ai pas besoin. Les clients ont tous des cabas, des caddies et cela aussi est gratifiant, rassurant*», souligne le caviste.

Il y a foule devant son stand, «*des nostalgiques du temps où on allait ainsi chercher son lait, et son vin aussi d'ailleurs, et des jeunes également, concernés par cette autre façon de consommer. Tout n'est pas perdu...*»

□ En Vrac, au marché, 10 rue L'Olive. 01 40 36 88 01.

Du mardi au samedi, de 9 h à 13 h puis de 16 h à 19 h 30, et le dimanche de 8 h 30 à 13 h 30. contact@vinenvrac.fr

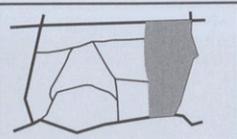
## DIFFERENCE

Nouvel  
arrivage de  
Chine

Un peu kitsch, un peu décalé,  
un peu chinois ....bref différent !  
Votre nouvelle boutique déco  
au coeur du quartier de la Chapelle.

Meubles industriels et de Chine...  
Objets, cadeaux : Wu&Wu, Kitsch Kitchen, Chinart...

5, rue de la Guadeloupe 75018 Paris  
(près du marché de l'Olive)  
du mardi au vendredi 11h/13h - 16h/19h  
samedi 10h30/19h  
dimanche 10h30/13h  
www.difference-paris.fr



# D'hier à aujourd'hui, le théâtre de l'école Charles-Hermite se ranime

On va rénover et réutiliser la scène construite dans les années 30 en même temps que l'école.

Les anciens se souviennent de ces années-là.

**A**u 4 rue Charles-Hermite, au nord-est de l'arrondissement, parmi le bruit incessant des travaux du tramway, un lieu attire à nouveau l'attention : le préau de l'école abrite une scène de théâtre.

Une manivelle, rangée chez la concierge de l'école, permet de lever le store métallique qui protège cet endroit précieux. Quelques marches de chaque côté de la scène mènent aux loges. Le rideau de velours rouge, le parquet en chêne et une rampe de projecteurs témoignent de l'activité passée.

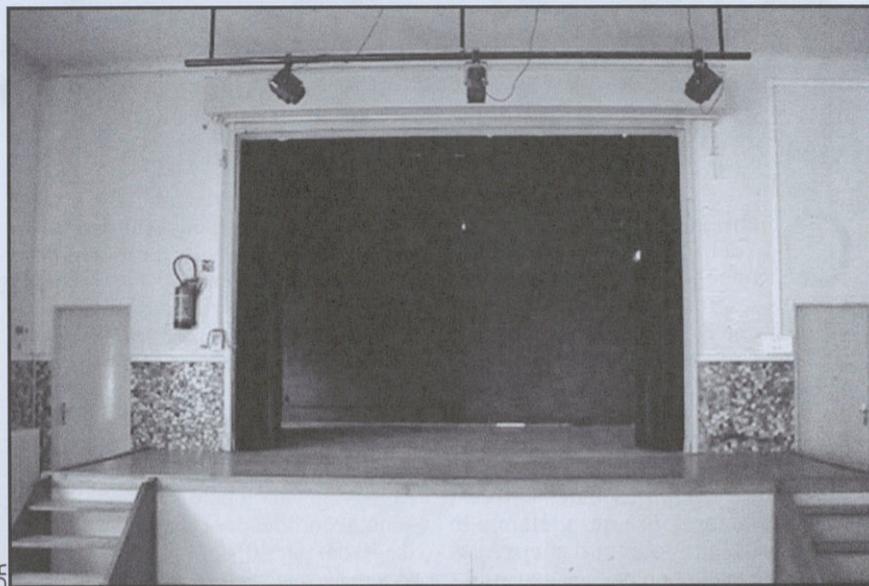
Ce théâtre, construit dans les années 1930 en même temps que l'école, inutilisé depuis des années, va être rénové. La réhabilitation, acceptée par la municipalité à hauteur de 50 000 euros de travaux, affiche clairement la volonté de créer du lien social par l'entrée culturelle.

Pierre-Emmanuel Marty, responsable de l'action éducative à la Caisse

des Affaires scolaires du 18e, soutenu par François Garnier, nouveau chef de circonscription, en accord total avec l' élu Michel Lacasse, est à l'origine de la remise en état du lieu : «*Il s'agit de faire fonctionner à nouveau cet équipement, au service des centres de loisirs pour le moment, mais aussi pour les publics péri-scolaires ou scolaires et leur familles. Dans son abandon, je voyais presque comme un symbole de défaite de la culture !*»

Les travaux de nettoyage et de réfection ont commencé. Le projet "18e en scène" est initié : tous les centres de loisirs pourront présenter une séance de leur spectacle de fin d'année dans ce théâtre à Charles-Hermite. Au-delà, cela peut être une ressource pour le quartier et permettre une utilisation plus professionnelle en 2012.

La section locale d'architecture prend en charge les travaux : ponçage de la scène, réfection des loges, réé-



La scène de théâtre aujourd'hui, avant travaux.

quipement de la sonorisation et des éclairages, installation de rangements sous la scène pour y remiser les sièges.

### Madeleine Taillade Ortega

Les aînés du quartier, eux, n'en ont rien oublié : «*Chez les garçons, il n'y avait pas de théâtre*», se souvient Madeleine Taillade Ortega, âgée de 70 ans aujourd'hui et ancienne élève.

«*Le "cercle d'art populaire" a été créé à l'initiative de Serge Batigne, enseignant, dit-elle. Il y avait une association de parents, l'APP, avec Henri Heinemann et des personnalités du quartier, une bibliothèque, un ciné-club, des spectacles de qualité. On venait visiter notre école. On nous faisait honneur ! Elle était belle, et innovante pour l'époque, avec ses hauts plafonds, ses grandes baies où la lumière entrait. On préparait une pièce avec nos enseignants, on y faisait des répétitions et la distribution des prix de fin d'année.*»

### M. Pouvreau, Mme Delisle

M. Pouvreau, de sept ans son aîné, est arrivé à 1 an et 1 mois dans le quartier. Si l'activité culturelle était vive, il se souvient de la dureté de l'époque et de celle de l'école : en ce temps-là, on battait les enfants, et parfois, lors de la punition du jeudi, il fallait nettoyer les murs de la rue Charles-Hermite. Il a connu les barques en bois de la zone toute proche, les petites rues, les maisons des cheminots, la gare des mines où le charbon arrivait du Nord, les petits jardins, les poules. «*Maurice, le cafetier, promenait son cheval dans les rues.*»

Moins de théâtre pour lui, mais beaucoup de sport : «*À l'emplacement du périphérique, il y avait un grand stade appartenant à la SNCF et une piscine olympique. On allait au stade avec l'école. Pendant la guerre, on jouait dans les trous de bombes à la butte et sur un grand terrain qui*

*s'étendait jusqu'à la Plaine St Denis.*»

Mme Delisle-Thiery est née en 1936. «*Pendant la guerre, durant les alertes, les enfants descendaient à la cave en rang. On allait voir des films pour masquer le bruit des bombes.*»

Les sourires reviennent à l'évocation du rituel de la douche à l'école une fois par semaine. «*Demain c'est la douche, n'oubliez pas!, s'exclamait notre enseignante. Il fallait s'engouffrer dans les rangées de deux douches toutes blanches, sous le contrôle de la dame de service et douceuse, et c'était le plaisir pour tous !*»

Au 14 juillet, un plancher était installé dans la rue. On dansait sur du bois pendant trois jours de fête.

Une autre époque, une autre manière de vivre autrefois dans ce quartier «*au beau petit marché et aux très nombreux commerces*». Pour certains anciens, dont Mme Delisle-Thiery, la perception du vivre ensemble et de la solidarité n'est plus la même : «*Ça devient un ghetto. Plus ça va, plus les logements se détériorent. On a l'impression d'être abandonnés.*»

### Fernande Charpentier

Dans le club du mardi soir de l'association *Pluriel 18*, boulevard Ney, Fernande Charpentier-Pallastrelli et M. Pouvreau sont les «*pépés et mémés*» de quelques petits écoliers en détente. Jessica, Khoumba, Ilona, Lise et les autres s'appliquent et discutent : «*C'est bien de répéter ! Nous, on va pouvoir faire un spectacle ! Une comédie musicale ! Nous, on va danser "orientale" : on aura des voiles et on va inviter toutes les familles ! C'est très très bien !*»

D'hier à aujourd'hui, d'ici ou d'ailleurs, le théâtre saura-t-il rassembler et créer le mouvement de vie et de plaisir que chacun est en droit d'attendre et qu'il peut atteindre ? C'est à suivre et à souhaiter !

Claire Dalla Torre

**Au cœur du 18<sup>e</sup>,  
un imprimeur près de chez vous !**



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE  
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

#### IMPRIMERIE

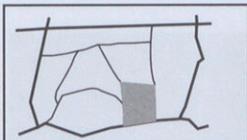
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

#### REPROGRAPHIE

Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

**PROMOPRINT** imprimerie - reprographie

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02  
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr



## Goutte d'Or - Château-Rouge

### Un fleuriste à la Goutte d'Or

Il n'y avait plus de fleuriste dans le quartier. Un nouveau vient de s'installer à l'angle Doudeauville-Poissonniers.

Quatre ans après la disparition du dernier fleuriste à Château-Rouge, une nouvelle boutique a ouvert ses portes à la fin août à l'angle de la rue Doudeauville et de la rue des Poissonniers. Anthony Gore, 34 ans, a pris possession du nouveau local de 70 m<sup>2</sup>, mis à sa disposition par la RIVP, une des sociétés immobilières de la Ville de Paris.

Derrière de larges baies vitrées, dans un décor sobre qui mélange le béton brut, un violet audacieux, des murs végétaux et un panneau en ardoise, ainsi que des meubles en bois récupérés, le jeune fleuriste propose un large choix de plantes.

Son credo : fraîcheur et originalité. Plusieurs dizaines de variétés de fleurs et bouquets composent l'éventail de la boutique avec des plantes grasses

telles que des crassula ou des pieds d'éléphant, gros bulbes avec de petites feuilles en sommité, des variétés cactées et fleuries pour tous types d'événements, mariages, deuils, anniversaires... Des «*plantes pour mémés*» comme il le dit gentiment, hortensias, azalées, en fait des produits d'appel, complètent l'offre.

Plus, la boutique offre également des murs végétaux à petits prix qui se présentent comme des panneaux ludiques de 40 cm par 40, constitués d'alvéoles à faire avec le client pour un usage extérieur et intérieur.

Anthony Gore se rend trois à quatre fois par semaine à Rungis, au pavillon des fleurs ou *Petit Paris*, hall où les petits producteurs d'Île-de-France proposent leurs produits de saison. On y trouve des roses toutes



D.R.

l'année, et aussi des pivoines, des pavots et des ellébores, les fleurs de Noël, en hiver.

Gage de sérieux, la boutique fait partie du réseau Interflora, qui permet de passer commande et d'expédier dans cent cinquante pays des fleurs et bouquets, via le fleuriste membre du réseau le plus proche du destinataire.

Enfin, le nouveau propriétaire compte organiser dans le futur des ateliers de compositions florales et des

cours d'art floraux le dimanche.

Ancien graphiste de formation dans la publicité, Anthony Gore tient à cultiver sa fibre créative. Il fera de son lieu un espace d'exposition pour ses amis illustrateurs, sérigraphes et graphistes. En octobre il ouvrira ses portes à une artiste lors des journées "portes ouvertes" de la Goutte d'Or.

#### Redynamiser la vie locale

La question reste de savoir si le projet est pérenne, alors que les deux derniers fleuristes ont disparu, emportés par l'africanisation des boutiques. Anthony veut y croire et replace son projet dans la politique de la Ville qui prévoit, d'ici à 2013, l'implantation d'une quarantaine de commerces de proximité pour redynamiser l'activité locale et rééquilibrer l'offre commerciale dans le quartier.

«*La mairie m'a beaucoup aidé, Daniel Vaillant tenait beaucoup à ce projet, c'est ainsi que j'ai pu obtenir des conditions avantageuses pour mon installation*», précise-t-il.

Ses portes sont ouvertes du mardi au dimanche de 9 h à 20 h 30. Le jeune homme voit l'avenir en rose, comme de bien entendu.

Stéphane Bardinnet



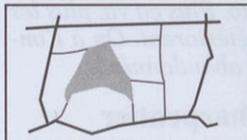
Noël Monier

### Vanoprix, l'incendie, les experts et le tas d'ordures qui est là depuis deux mois

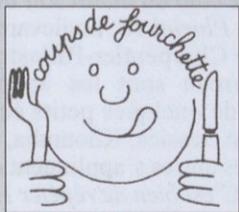
Vanoprix a brûlé le 21 juin dernier, un incendie dévastateur ne laissant, à l'angle des boulevards Barbès et de la Chapelle, que la carcasse du bâtiment et... des gravats à moitié calcinés entreposés sur le trottoir du boulevard Barbès, entassés derrière une barrière. Fin août, ils sont toujours là, et sur le côté du boulevard de la Chapelle stationne en permanence une voiture avec un vigile gardant les lieux.

À la mairie, qui a reçu de nombreuses réclamations de riverains, on

répond que les propriétaires du magasin attendent que viennent les experts pour faire jouer l'assurance. Ces experts vont-ils "expertiser" aussi les canettes de bière et de coca, les emballages, les vieux papiers et autres débris que les passants se sont fait un plaisir de jeter sur le tas ? La voirie n'aurait-elle pas pu obliger les propriétaires à déblayer et entreposer ailleurs leurs "pièces à conviction" ? Aurait-on laissé durer un tel tas d'ordures dans un quartier moins populaire ? À voir. ■



## Clignancourt - Jules-Joffrin



### Le Lagoa, une cuisine aux saveurs franco-portugaises

repandre cette affaire», confie-t-elle dans un français remarquable.

#### Picanha et bacalhau

Clara se découvre une passion pour la cuisine. Elle s'y plonge avec gourmandise, collectionne les fiches, regarde les émissions culinaires. «*J'avais des bases mais, après avoir embauché plusieurs chefs qui ne m'ont pas donné satisfaction, je me suis lancée, plats français et plats portugais*», dit la jeune patronne.

Elle ajoute : «*Je veux faire découvrir des saveurs comme le picanha grillé, une spécialité de mon pays. Je*

vais aussi aller en Italie, pays d'origine de mon grand-père, dont le cuisine m'attire tellement. Toutefois, j'aimerais encore me perfectionner, surprendre et faire plaisir»..

En 2008, Carlos et Clara redécourent la maison : cadres évoquant la culture portugaise et cocotes en terre cuite typiques de la cuisine de ce pays. Carlos officie au bar et en salle.

Ouvert à midi (le soir également le week-end), le Lagoa offre un formule à 13,50 € avec quatre entrées et quatre plats au choix. Desserts maison aussi avec le menu à 15 €.

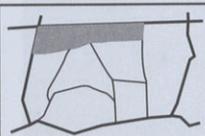
Il y a souvent des soirées de musi-

que portugaise ou brésilienne.

Les clients apprécient : Claude, plombier dans le quartier, aime particulièrement les brochettes de calamar, tout comme Isabelle et Rui, habitués assidus. Estelle, dépositaire de journaux, et son fils Jérôme y déjeunent chaque samedi, et plébiscitent le *bacalhau a bras* (morue, pomme de terre et œuf). Patrick et Marie, venus pour la première fois, ont craqué pour l'*arroz de cabidela* (spécialité à base de poulet) et pour le fameux *bacalhau*, cuit avec oignons et poivrons.

Michel Germain

13 rue Montcalm. 01 42 54 19 12.



# Solidarité Jean Merlin : une domiciliation pour les "sans domicile fixe"

Installée boulevard Ney, cette association a pour vocation de recevoir le courrier pour des personnes n'ayant pas d'adresse fixe. 3 500 personnes y sont inscrites. Reportage.

**C**rée par Jean Merlin en 1985, l'association *Solidarité Jean Merlin* a pour vocation de fournir une domiciliation aux sans-domicile fixe (SDF) et aux gens du voyage, pour y retirer leur courrier et accéder à diverses aides et démarches (cartes de séjour, RMI, CMU, AME, Assedic, demandes de logement, processus de réinsertion).

Ouverte tous les jours ouvrables, cette association à but non lucratif, installée depuis sept ans près de la Porte de Clignancourt, après plusieurs années passées à diverses adresses dans le 18<sup>e</sup>, est aujourd'hui dirigée par Jean-Pierre Volkringer.

Il peut compter sur l'aide de Johan, un volontaire de 23 ans qui effectue ici son service civique, de Claudine, Rose-Marie et autres bénévoles, venus parfois de banlieue, qui apportent leur concours au tri et au classement du courrier reçu, ainsi qu'à sa distribution à cent, voire deux cents demandeurs par jour.

### Accueil, accompagnement

L'accueil se fait une fois franchi le seuil du local en rez-de-chaussée, où on cherche sans cesse à gérer au mieux l'espace – entre bureau, kitchenette et photocopieuse – autour du comptoir séparant les bénévoles de la foule. Mains plongées dans les fichiers alphabétiques des 3 500 personnes de 85 nationalités, les volontaires doivent soutenir leur attention afin de ne pas confondre les patronymes : Muhamad n'est pas Mohamad ni Mohammad.

Dans cet espace lumineux mais un peu étroit où la bonne humeur réchauffe le moral, on improvise aussi «*de l'artisanat*», en accompagnant, par exemple, des gens en préfecture, nous dit en souriant Jean-Pierre Volkringer.

Des connaissances en anglais ne sont pas négligeables pour les bénévoles, précise-t-il.

Il demande à une jeune Asiatique si on lui a bien expliqué la procédure de réception du courrier, alors qu'une trentaine de personnes plutôt disciplinées se pressent dans le local.

«*Merci, vous êtes gentil*», murmure dans un souffle une jeune femme d'origine africaine. Il y a un homme qui attend une photocopie de son passeport et à qui on remet deux lettres

recommandées, après signature du registre bleu prévu à cet effet.

Dans un coin du hall, séparé de la réception par une petite cloison, on a aménagé un discret espace consacré aux cas complexes. Là, nous rencontrons les jolies et timides Ayiguli et Tuerxon, deux étudiantes venues en avril dernier à Paris depuis le Nord-Ouest de la Chine natale qu'elles disent, dans un anglais trébuchant, avoir fui pour des «*raisons politiques*».

### Comment se faire héberger ?

Tuerxon dit être née en 1989 dans le Xinjiang (Mongolie intérieure) désertique et pollué. Ayiguli, elle, éclate en sanglots : impossible pour cette musulmane de 24 ans «*de poursuivre des études là-bas*», confie-t-elle en rajustant son foulard noué. Alors, elle et son amie ont réuni l'argent du voyage jusqu'à Paris et quitté leurs familles pour demander asile en France afin d'y suivre leurs études. Sans amis ni contacts fiables dans la capitale, elles sont hébergées au coup par coup, «*en dortoirs, dans des centres d'hébergement, et c'est difficile*», poursuit Ayiguli.

Le problème, pour les demandeurs d'asile qui, selon les lois européennes, doivent être hébergés en attendant une régularisation, c'est qu'il n'y a pas assez d'hébergements disponibles. Et, avec 300 € par mois d'allocation et l'interdiction de travailler, comment ne pas être soumis à la loi des marchands de sommeil qui les «*logent*» en surnombre jusque dans les toilettes de locaux insalubres ?

Il faut compter aussi avec les vols (papiers, argent) dont les SDF sont victimes. Jean-Pierre Volkringer leur conseille, lorsqu'ils ont un peu d'argent, d'ouvrir un compte bancaire, par sécurité.

### De provisoire en provisoire

Un jeune homme brun et timide tend un certificat médical indiquant qu'il a été longuement hospitalisé pour troubles neurologiques dans un établissement psychiatrique parisien. Agé de 24 ans, Khalid, Pakistanais, natif des dangereuses zones tribales du Nord-ouest, est venu seul en France il y a quatre ans pour se faire soigner. Mais, ajoute-t-il, dans un sabir français-anglais, «*sans famille, restée au*



Tessa Chery

Les casiers à courrier, toujours pleins.

pays, et avec ici un seul ami qui l'héberge parfois, pour une nuit», il vient demander de l'aide à l'organisation, car il erre d'hébergements provisoires en asiles de nuit.

Un problème pour *Solidarité Jean Merlin* : «*On reçoit pas mal de personnes qui se retrouvent, après un certain temps, à la rue après un séjour en hôpital. A leur sortie, elles nous demandent de l'aide, mais que faire ? Nous n'avons aucun logement à notre disposition.*»

L'État se désengage du financement des hébergements d'urgence en Île-de-France, et le Samu social demande actuellement un mois d'attente à un couple avec enfant dormant dans la rue. Certains dorment dans les gares, les squares, les mosquées, les églises, tandis que l'accueil des femmes à la rue, souvent avec enfants, régresse.

### Les incidents sont rares

Dans une forêt de foulards, casquettes et cheveux plats ou crépus, on distingue l'abondante chevelure de Brigitte, souriante Camerounaise de Yaoundé, âgée de 43 ans. Élevant seule un enfant en bas âge, elle est venue à Paris, il y a un an, chercher du travail. Elle loge chez des amis, parfois dans des chambres d'hôtel

mises à disposition par la Mairie de Paris, et elle a coutume de retirer son courrier «*à Jean Merlin, où tout le monde est gentil*». Elle ne veut à aucun prix retourner au pays, Brigitte.

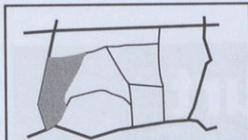
À l'extrémité du guichet se tient un Algérien. La cinquantaine soignée dans son costume dépareillé, Djenidi vient chercher son courrier. Arrivé en France il y a un an, avec femme et enfants, pour y travailler, il avoue ne pas gagner beaucoup, mais «*la famille va bien, merci*», lâche-t-il dans un sourire.

Derrière lui, un homme aux traits durs s'excite, réclamant une attestation pour la préfecture. Mais les incidents sont rares et il y a toujours quelqu'un dans la foule pour calmer les énervés.

Johan remet à M. Volkringer un «*certificat*» sans origine que vient de lui tendre une femme, précisant que «*son mari, proxénète, l'a abandonnée dans Paris avec un enfant*». Le nez dans leurs fichiers, les bénévoles n'en finissent plus de tendre les enveloppes, toujours avec le sourire.

**Jacqueline Gamblin**

□ 106 bis, boulevard Ney.  
Pour faire un don (chèque, ordinateurs, imprimantes, logiciels, fournitures de bureau), ou proposer un bénévolat, contacter M. Volkringer, 06 64 68 86 33.



# Pat "the Tiger", du 18e à la jungle

**Patrick Montarnal, aventurier, défenseur des animaux sauvages, publie le récit de ses voyages d'un bout à l'autre du monde.**

Visage aux traits saillants, sourire généreux, poitrine barrée par un *Save the tiger* (celui du Madhya Pradesh) imprimé sur son T-shirt, Patrick Montarnal est l'heureux auteur de *L'Appel de la route*, sa première œuvre autobiographique. Il l'a signée à l'encre des jours et des nuits passés dans les jungles du bout du monde, dans les pas du tigre dont il défend la sauvegarde.

Toujours attentif aux peuples menacés et à la vie locale, ce Montmartrois propose un livre de routard pur jus, pour apprendre comment les autres vivent, et survivent.

Aux murs du bar-tabac *La Rotonde*, à l'angle du 60 avenue de Saint-Ouen et de la rue Etex, où le pavé de mosaïques anciennes témoigne d'un passé remontant au XIXe siècle, de belles photos de voyages (Inde, Chine, Vietnam, Belize, Amazonie, Nicaragua) couvrent les murs, témoignages d'aventures vécues par le fils de la maison.

### Patron de bar ? Non

Tenu depuis vingt ans par la mère et la jeune sœur de Patrick Montarnal, le café *La Rotonde* était autrefois sous l'autorité du père disparu, «honnête mais très dur» avec son fils. Pat y loge lorsqu'il est en France.

Il se souvient de sa petite enfance «à la maternelle, près de Barbès», et d'un café (devenu, depuis, marchand de tissus) tenu par ses parents, près de l'hôpital Lariboisière. Ensuite, il a fréquenté «l'école au pied du funiculaire» où les clients-travestis du café *Le Soleil Levant* tenu alors par ses parents, place Pigalle, allaient déguster des crêpes avec lui.

Plus tard, à *La Rotonde*, le père décède. Le serveur manquant, Pat officie comme barman, un métier qu'il n'aime pas, mais passage obligé. Cependant, pour ce sportif, la perspective d'être patron de bar de père en fils comme le projetait son défunt père, ne l'a jamais attiré.

### De Montmartre à la jungle

C'est dans ce Montmartre, où il avoue avoir «pas mal fait la fête avec les amis», que le virus de la jungle et de la randonnée l'a pris après une déception sentimentale. Avec la volonté de «vivre pour voyager et voyager pour vivre», il part en 1996 aux Antilles et n'arrête plus de bouger, s'interrompant juste pour bosser en

intérim afin de financer ses voyages.

Nourrissant une véritable passion pour les coins sauvages de la planète, il s'oriente vers l'Asie du Sud-est. En Malaisie, il fait ses «premiers pas d'homme seul dans la jungle» du Parc National de Taman Negara, l'une des plus anciennes forêts tropicales au monde. Il visite les forêts de Bornéo puis part sur les traces du tigre au nord de la Thaïlande avant de prendre l'avion pour Katmandou.

Passant à l'écriture en 2007, le grand voyageur évoque «trois jours d'immersion totale» dans la jungle immense de Bardia National Park (Inde), en compagnie d'un garde seulement armé d'un bâton, et d'un routard japonais.

Il se rappelle qu'un quotidien annonçait à la une : «Trois personnes tuées par un tigre, une écrasée par un éléphant, une encornée par un rhinocéros.» Lui-même, défenseur de la protection animale mais aussi aventurier, il est chargé par un éléphant alors qu'il randonne à pied, et croise des tigres alors qu'il se balade... à dos d'éléphant !

### Les tigres et l'éléphant

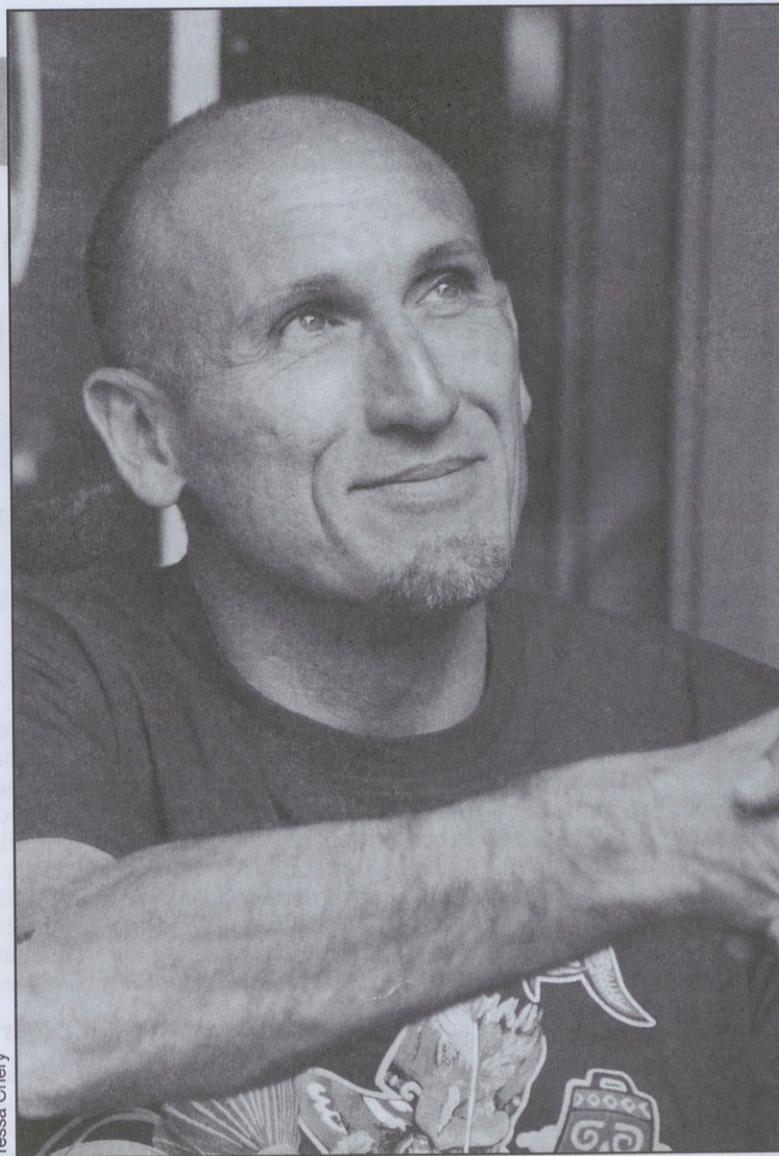
Retour à Katmandou, puis en Inde, qu'il sillonne un an durant hors des sentiers battus, en compagnie de son copain Ritchi, nourrissant un vieux rêve de «Route de la Soie, fantasmée depuis Goa.

Il traverse la République Islamique du Pakistan, l'Iran parcouru en une semaine, la Turquie sous la neige. C'était l'époque de l'affaire des caricatures de Mahomet : «Un peu déçu tout de même, murmure-t-il, en dépit de la gentillesse des musulmans, surtout quand les gens vous disent : ne reste pas là, rentre chez toi».

*L'Appel de la route* relate tous ses itinéraires, tout ce qu'il a vu, depuis des enfants qui sniffent de la colle dans les gares routières et s'endorment sur les trottoirs de Manille, jusqu'à l'unique patate douce quotidienne partagée avec des Papous au cours d'un trekking particulièrement «dur et éblouissant» dans la jungle de Papouasie.

### Le long de la Cordillère

Voici l'Amérique latine et Bogota, la capitale en altitude de la Colombie, où Patrick atterrit en 1999 sur le coup de 23 h. «Avec quelques balbutiements scolaires d'espagnol en mémoire, guide *Lonely Planet* en



Tessa Chery

Patrick Montarnal, un tigre plutôt aimable à fréquenter.

poche», il gagne le centre-ville à pied, et trouve un guest-house «barré par une lourde porte entourée de barbelés» où dormir. Mais il ajoute que les Colombiens «ne sont pas tous des bandits, loin de là, plutôt agréables au contraire, loin des images télévisées».

Le lendemain, il prend un bus local, filant vers Santiago-du-Chili. Son voyage le long de la Cordillère des Andes le conduit en Équateur, puis au Pérou. À Lima, où il attend le bus en fumant un joint, il se lie d'amitié avec un ex-banquier de la capitale, qui a tout plaqué pour créer des colliers et des bracelets avec des matériaux naturels, et qu'il est retourné voir six ans plus tard.

### Entre glaciers et pampa

Parmi tous les pays d'Amérique du Sud qui l'ont bouleversé, il en est un qui lui est particulièrement cher : l'Argentine, où il pose régulièrement ses valises, entre glaciers et pampa. Il s'y sent au plus proche des gens. Et puisqu'il parle aujourd'hui couramment l'espagnol, il songe sérieusement à «y finir ses jours auprès de sa fiancée qui l'attend près de Valdès, là où on vient du monde entier admirer les baleines et leurs petits».

Ecrivain heureux, Patrick Montarnal projette de découvrir le Yukon (à la frontière entre Canada et Alaska) à pied et en canoë, sur la trace des ours, «comme dans les aventures de Jack London», et d'écrire un

deuxième livre d'aventures vécues, lui qui aurait aimé vivre sa vie d'aventurier au XVIIIe siècle.

Jacqueline Gamblin

□ *L'Appel de la route*, autobiographie, de Patrick Montarnal. Éditions Société des écrivains. 382 pages. 26 €.

## 18e Sport

### Athlé Kids, faire de l'athlétisme dès 8 ans, Porte de Saint-Ouen

Sous le nom d'*Athlé Kids*, dès la rentrée de septembre, les petits de 8 à 10 ans vont pouvoir s'initier à l'athlétisme et même commencer à faire des compétitions avec l'USA 17 (*Union sportive des amis du 17e*).

L'USA 17, c'est évidemment dans le 17e mais juste «à la frontière» puisque les entraînements ont lieu de l'autre côté de l'avenue de la Porte-de-Saint-Ouen, au stade Max-Roussié, rue André-Bréchet, à une encablure de l'hôpital Bichat.

L'USA 17 existe depuis 1970 mais elle n'a de section athlétisme que depuis deux ans. Jusqu'à maintenant, y étaient inscrits essentiellement des adultes et quelques adolescents, venus pour une part du 18e arrondissement. ■

# 18e Culture

## Une amoureuse du 18e raconte la femme aux 450 autoportraits

Nicole G. Albert, spécialiste d'histoire littéraire, signera dans un atelier de reliure, rue Joseph-de-Maistre, son livre sur la "comtesse" de Castiglione, qui fut la maîtresse de Napoléon III.

Nicole G. Albert a un amour immodéré pour le 18e arrondissement et une passion tout aussi immodérée pour le XIXe siècle.

«Étudiante, louant un minuscule appartement rue du Ruisseau, j'étais une familière du marché du Poteau, de la petite librairie tenue rue Duhesme par un monsieur sans âge qui avait de temps en temps des raretés à prix raisonnables, d'une brocante rue Montcalm et de la fantastique bibliothèque municipale située derrière la mairie, du petit café au métro Simplon qui accueillait une population d'ouvriers d'Afrique du Nord dans un superbe décor de céramiques Art Nouveau. Mon périmètre à l'époque était ce quartier populaire où je m'émerveillais», dit Nicole.

Au bout de quelques années, elle a rejoint les hauteurs de la Butte.

### Promenades, études, écriture

Elle vit dans un 18e enchanteur et mystérieux, comme dans un livre ou une toile, errant au gré des saisons, des vents, de son inspiration, côtoyant Nerval, l'allée des Brouillards, Marcel Aymé et son Passe-muraille, Francis Carco et les apaches, les surréalistes, le Studio 28, avec des lieux de prédilection : la villa Léandre dont les lilas embaument au printemps, et puis, avenue Junot, la maison construite par l'architecte Adolf Loos, et encore le square de la place des Abbesses, le Carmel où les religieuses vendaient les œufs de leurs poules à deux pas des ruelles touristiques, et surtout les librairies de quartier, anciennes et modernes, toujours et encore...

Pendant ce temps, elle préparait et obtenait, à la

Sorbonne, son doctorat ès lettres en littérature comparée ; nous sommes en 1998. Elle va enseigner le français et l'anglais dans des lycées privés, puis la littérature à l'université. Néanmoins la recherche reste son addiction, mal rémunérée. Elle continue dans cette voie, ce qui lui permet de publier sa thèse avant de diriger un ouvrage collectif, paru en 2009, sur la poétesse Renée Vivien, que l'on croisait parfois dans certaines brasseries de Pigalle où elle venait chercher un remède à son spleen. Cette Anglaise, morte à 32 ans en 1909, avait choisi le français pour écrire et Paris pour y vivre.

Puis Nicole Albert s'attaqua à la biographie de la Comtesse de Castiglione, personnalité hors du commun du XIXe siècle, «la plus belle femme de son temps», comme elle le disait mais aussi diplomate en jupons, esthète, courtisane émancipée..., maîtresse de Napoléon III et surtout «autrice» d'une œuvre photographique de plus de 450 autoportraits, dans toutes sortes de costumes, en femme du monde, en première communiant, en naïade, en Espagnole, en religieuse, en paysanne, en princesse orientale, en impératrice..., réalisés avec la complicité du photographe Pierre-Louis Pierson, célébrant tour à tour sa gloire puis sa déchéance.

### Une biographie comme un roman

Nicole G. Albert s'est plongée, avec beaucoup de bonheur pour le lecteur, dans les archives et la correspondance de la Castiglione, afin de raconter cette existence singulière, teintée d'une modernité évidente. D'une plume alerte et soignée qui contraste avec l'académisme des livres d'histoire,



Musée d'Orsay

Dialogue avec son miroir. La comtesse a 57 ans et se prend encore pour ce qu'elle n'est plus.

agrémentée à mi-parcours de quelques photos de la divine Comtesse, cette biographie excitante se lit avec délectation, comme un roman.

Nicole fréquente depuis longtemps l'atelier de reliure de Martine Roy, «car un livre ne se jette pas, quel qu'en soit l'état ou l'ancienneté : il se rénove, s'embellit, se met en valeur et se transmet», dit-elle. C'est donc à l'atelier de reliure, 80 rue Joseph-de-Maistre, qu'auront lieu la présentation et la signature de *La Castiglione*, le vendredi 16 septembre à partir de 18 h 30, autour d'un verre amical.

Michel Cyprien

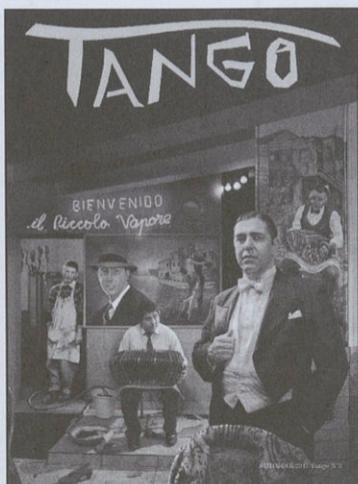
□ *La Castiglione, vies et métamorphoses*, par Nicole G. Albert. Éditions Perrin.

## Tango bar éditions : numéro 3 de la revue, et deux premiers livres en septembre

Tango bar éditions vient de s'installer 26 rue Eugène-Sue et publie en septembre le troisième et avant-dernier numéro de la revue *Tango* ainsi que deux premiers livres.

*Tango*, c'est l'enfant chéri de Jean-Louis Ducournau. Il avait déjà publié entre l'automne 1983 et le printemps 1985 quatre numéros de cette flamboyante revue littéraire, où l'on trouvait entre autres, au programme, les noms de Julio Cortazar, Jim Thomson, David Goodis, Chester Himes, Léo Malet, Robert Doisneau...

Cependant le temps manquait alors à Jean-Louis Ducournau pour continuer. La revue s'arrêta donc en plein succès. Vingt-cinq ans plus tard, il a voulu la faire revivre et publier de nouveaux quatre numéros, avec littérature sud-améri-



La couverture du numéro 3

caine, romans noirs de France et d'ailleurs, et musique langoureuse au sommaire, comme dans l'ancienne revue.

### Lancement à l'Humeur vagabonde

Le premier numéro de la nouvelle formule est sorti en mai 2010 (voir le 18e du mois de cette date) : 152 pages avec photos, dessins (Mosner, Muñoz...), textes de Jean Echenoz, Jean-Bernard Pouy, Marc Villard... Lancement à la librairie *L'Humeur vagabonde*, 44 rue du Poteau, en face même des fenêtres de l'éditeur.

Le second numéro avec un hommage à Jorge Luis Borges à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort, est sorti fin 2010. Voici le troisième, doublement intitulé *Traversées de Buenos Aires et De*

*quelques voyages et voyageurs excentriques*.

Parallèlement, naît *Tango bar éditions*, qui entend, en 2012, lancer une revue pérenne, littéraire elle aussi mais spécifiquement parisienne, *L'Apache*, et qui dès maintenant se lance dans l'édition de livres.

Deux premiers ouvrages sortent en septembre : *Moi je suis le vent*, de l'Espagnol Montero Glez, un hommage au célèbre cantautor de flamenco Camaron de la Isla, et *Qui a tué Diego Duarte ? chronique des ordures*, un reportage de l'Argentine Alicia Dujovne Ortiz sur les habitants d'un bidonville de Buenos Aires qui ont réussi à s'organiser et promouvoir une vie culturelle.

Suivront des "vagabondages" parisiens surréalistes et oulipiens, selon Jean-Louis Ducournau.

Double lancement pour la revue et pour les deux livres, samedi 24 septembre (17 h) à *L'Humeur vagabonde*, puis dimanche 25 (18 h 30) au nouveau siège de la maison d'édition, rue Eugène-Sue, une adresse appropriée pour ces amoureux de Paris et de ses mystères.

M.P.L.

# 18e Histoire

## Picasso, les années montmartroises

En octobre 1900, un jeune peintre catalan de 19 ans débarque à Paris et trouve un atelier à Montmartre. Installé définitivement en 1902, il va vivre dans le quartier durant dix ans, longtemps dans la misère.



RMN

Le jeune Pablo Ruiz Picasso dans son atelier au Bateau-Lavoir en 1908.



RMN

Picasso et sa maîtresse Fernande Olivier au Bateau-Lavoir en 1904.



D.R.

Le Bateau-Lavoir, côté rue Garreau. L'atelier de Picasso se trouvait à l'étage le plus haut.

Octobre 1900. Un jeune homme de 19 ans qui s'est fait remarquer quelques mois plus tôt à Barcelone en exposant ses dessins au cabaret *Els Quatre Gats*, haut lieu de l'avant-garde catalane, débarque à la gare d'Orsay à Paris, en compagnie de son meilleur ami, Carlos Casagemas. Un croquis le montre avec un grand chapeau, levant le bras vers les symboles de Paris : la Tour Eiffel, Notre-Dame, les jolies filles.

Ses parents, Maria Picasso Lopez et Jose Ruiz Blasco, lui ont offert le billet en troisième classe. Pablo Ruiz Picasso, c'est ainsi qu'il signe ses toiles à l'époque, dira à Jaime Sabartès, son futur secrétaire : «*Mon père me donna le prix du voyage. Il m'accompagna à la gare avec ma mère. Quand ils rentrèrent à la maison, il ne leur restait plus que les quelques pesetas que mon père avait sur lui. Il leur fallut attendre la fin du mois pour se tirer d'embaras.*»

### Découverte de Paris

L'intention des deux jeunes Catalans était d'abord de s'installer à Montparnasse, où se trouvaient des ateliers à louer, mais, le jour même de leur arrivée, leur compatriote Isidre Nonell, qui partait pour la Catalogne, leur propose le sien, 49 rue Gabrielle à Montmartre. Ils décrivent ainsi leur nouveau logis : «*Une table, un évier, deux chaises vertes, un fauteuil vert, deux chaises qui ne sont pas vertes, un buffet d'angle qui n'est pas en forme d'angle..., quelques ustensiles de cuisine, des verres à vin, des bouteilles, des pinces, des pots de fleurs, des WC., des livres et un tas d'autres choses. Nous avons même un mystérieux ustensile qui ne sert qu'aux dames...*»

Ils encouragent leurs amis à venir à Paris : «*Le boulevard de Clichy est plein d'endroits insensés, Le Néant, L'Enfer, Le Ciel, La Fin du Monde... Un Quatre Gats ici serait une mine d'or.*»

Sans tarder, le jeune Picasso va faire un tour au Louvre et au musée du Luxembourg, où il découvre Manet, Cézanne et Gauguin, se rend à l'Exposition universelle pour voir son tableau *Derniers moments*, sélectionné dans la section espagnole. Il travaille déjà beaucoup, mais prend le temps de flâner dans les ruelles de Montmartre, de pousser la porte des guinguettes et des caboulots, moins pour consommer que pour observer les buveurs d'absinthe.

Ce n'est pas la «*grosse meringue*» du Sacré-Cœur qui l'intéresse mais le Maquis, cette zone sur le versant nord de la Butte, entre la rue Caulaincourt et la rue Lepic, où s'emboîtent des baraques misérables enfouies dans les buissons et les herbes folles, hantée de chiffonniers, d'apaches, de vagabonds, de marginaux et d'artistes de tous poils.

### Le suicide de son meilleur ami

La nuit, Picasso s'encanaille. Il fréquente les hôtels de passe, les cabarets – le *Chat noir*, le *Mirliton* de Bruant –, le Moulin Rouge et le Moulin de la Galette, qui lui inspire sa première toile parisienne dans laquelle certains ont vu un hommage à Renoir, d'autres un clin d'œil à Lautrec.

Le hasard met sur sa route Pedro Manach, un jeune courtier en tableaux qui, séduit par l'originalité de sa peinture, propose de lui verser une rente mensuelle de 150 francs en échange de tableaux à la demande. Manach lui fait connaître la galeriste Berthe Weill, qui tient boutique 25 rue Victor-Massé. «*La mère Weill*», comme on l'appelait familièrement, sait repérer et défendre les nouveaux talents. Derain, Vlaminck, Braque, Utrillo, Van Dongen, entre autres, bénéficieront

de son soutien. Elle achète d'emblée des pastels de Picasso et les revend le même jour avec un bénéfice de 50 %...

Tout peintre qui se respecte a besoin de modèles. Nonell présente à ses compatriotes trois jeunes femmes déflurées qui connaissent toute la colonie catalane de Paris. Picasso deviendra l'amant occasionnel d'Odette et de Germaine. Quant à Casagemas, repoussé par Germaine, dont il était tombé éperdument amoureux, il tentera sans succès de tuer son égérie et se tirera une balle dans la tête au café La Rotonde. Ce geste bouleversera Picasso et sera à l'origine de sa «*période bleue*».

Mais en cette fin d'année 1900, ce sont les personnages (plus rarement les paysages) de la Butte, ainsi que les scènes de rue qui sont ses sujets de prédilection. Prostituées, clochards, femmes attablées au café, enfants chétifs, couples enlacés ou chambre sordide : c'est l'envers de la Belle Époque, le Paris noir et le Paris canaille qui se lisent dans sa peinture. Les influences de Lautrec et de Steinlein sont évidentes, mais la tonalité, encore naturaliste, est plus sombre, les couleurs plus contrastées et plus crues. Quand il rentre en Espagne, fin décembre, Pablo n'est pas encore Picasso, mais il ne doute pas de son destin.

### L'amitié avec Max Jacob

Avant de s'y établir définitivement, il revient deux fois à Paris. De mai 1901 à janvier 1902, il loge chez Manach, dans l'atelier laissé vacant par la mort de Casagemas, 130 ter boulevard de Clichy, entre l'Hippodrome de Montmartre (qui deviendra le Gaumont-Palace) et le café Wepler. Cette proximité avec le catalan Manach, repéré et fiché comme anarchiste par la police, sera la

**Quand il débarque à Paris, Picasso, à 19 ans, est déjà un peintre très habile.**



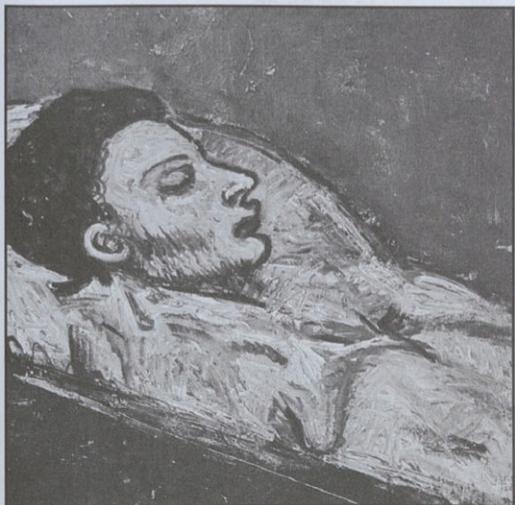
**Les demoiselles d'Avignon** : ce tableau, en 1907 marque une date dans l'histoire de la peinture, une rupture avec tout ce qui a précédé...

source de futurs ennuis pour Picasso. Jamais il n'obtiendra la nationalité française qu'il a demandée. Ce séjour est marqué par une grande exposition chez le marchand Vollard : une soixantaine de toiles inspirées pour la plupart des scènes de la vie montmartroise.

Picasso fait la connaissance, à cette occasion, du poète Max Jacob. Celui-ci vient de renoncer à la carrière de critique d'art mais n'a pas perdu l'habitude de faire le tour des galeries. Il racontera : «Un jour, j'entrai par hasard chez Vollard... Il y avait une exposition Picasso, la première en date. J'y fus si émerveillé par le lyrisme, la virulence, l'éclat des couleurs que je laissai un mot enthousiaste sur la table... Quelques jours plus tard, une carte de visite de son "manager" m'invitait à venir les voir. Picasso m'accueillit les deux mains tendues, comme s'il m'avait toujours connu...».

Une amitié est née qui durera jusqu'à la mort du poète en 1944, déporté au camp de Drancy. Max apprend le français à Pablo qui lui offre croquis et dessins et encourage sa vocation poétique.

À l'automne 1901, Picasso, toujours hanté par la mort de son ami Casagemas, prend dans sa peinture un virage radical. La palette colorée et les touches vibrantes font place à une monochromie austère, parfois glacée. Aux sujets mondains succèdent des thèmes sombres et mélancoliques. C'est le début de la "période bleue" avec les portraits de son ami mort, ceux de femmes détenues à la prison Saint-Lazare



En 1901, Picasso peint son meilleur ami sur son lit de mort. Casagemas s'est suicidé.



Les Arlequins avaient été longtemps un des thèmes préférés du jeune Picasso. Ici, une toile de 1905.

avec l'infamant bonnet blanc des "vénériennes", un autoportrait douloureux et vieilli... Manach, effrayé par ce tournant, coupe les vivres à son protégé qui n'a d'autre choix que de regagner Barcelone.

Mais la capitale de la Catalogne a désormais moins d'attraits que Paris. Revoilà Picasso à l'automne 1902, emmitoufflé d'un long manteau (il était très frileux). Ce n'est pas à Montmartre qu'il loge cette fois mais au Quartier latin. Mais, bientôt sans ressources, il rejoint Max Jacob à l'hôtel Voltaire et partage avec lui une chambre exigüe et un lit en fer. Picasso peint la nuit pendant que Max dort, et il se couche à 7 heures quand Max rejoint le magasin de nouveautés où il travaille comme commis. La vie est si difficile que les deux artistes songent au suicide. C'est sans doute leur amitié fraternelle qui les sauve.

#### Au Bateau-Lavoir

Fin janvier 1903, Picasso peut acheter un billet pour Barcelone grâce à la vente d'un pastel. De son côté, Max déménage peu après au 33 boulevard Barbès, où il vivra longtemps de pain et d'eau. C'est là qu'il se proposera d'accueillir son ami quand celui-ci aura pris la décision de venir s'installer définitivement à Paris.

Mais c'est dans un lieu devenu mythique que Picasso emménage en avril 1904. Au 13 rue Ravignan se trouve une étrange baraque : manufacture de pianos à l'origine, elle a été sommairement divisée en dix ateliers par son dernier propriétaire.

De simples cloisons de planches séparent les logements ; il n'y a qu'un seul point d'eau ; les toilettes sont communes. Pas de gaz, ni d'électricité. On y gèle l'hiver, l'été on y étouffe. Picasso baptise la bâtisse *Maison du trappeur* ; Max Jacob lui donne un nom inspiré par les barques à fond plat sur lesquelles les lavandières lavent leur linge : le *Bateau Lavoir*.

#### Les amours avec la belle Fernande

Picasso va y rester cinq ans. Son local, situé au deuxième étage, se compose d'une entrée, d'une chambre minuscule et d'un atelier aux murs grisâtres. Les murs sont nus, les verrières passées au bleu pour avoir un jour constant. Pour tout mobilier, un lit, une chaise, un guéridon, une malle espagnole. Et des animaux, la chienne Frika, des chats siamois, une souris blanche...

Le désordre est indescriptible : toiles, chevalets, cartons, tubes de couleur s'entassent jusque sur le lit. Ses voisins ne sont pas mieux lotis : Van Dongen vit au rez-de-chaussée avec sa femme et sa petite fille dans une grande pauvreté. Dès que Vollard lui achètera quelques toiles il filera vers la rue Lamarck. Juan Gris, qui lui succède, expose son bébé à la fenêtre quand il y a un rayon de soleil. Les murs de son atelier sont couverts des chiffres de ses dettes.

Le Bateau Lavoir va devenir «la centrale régulatrice de l'art moderne», dira un critique. Très vite Picasso en devient le leader incontesté. L'œil

noir, la mèche agressive, vêtu d'un bleu de travail et d'une chemise à pois blancs, il est, selon Gertrude Stein, «Napoléon escorté par ses grenadiers». Les amis défilent dans son atelier : Max Jacob, qui en 1907 vient habiter au 7 rue Ravignan, les poètes André Salmon et Guillaume Apollinaire, les peintres Braque, Vlaminck, Derain...

Sa vie est transformée par la rencontre avec Fernande Olivier, blonde opulente et élégante, qui a échoué au Bateau-Lavoir après bien des tribulations. «Je me souviens de cet après-midi d'orage, écrira-t-elle dans ses souvenirs, le ciel était noir, obscurci par les nuages qui ne tardèrent pas à crever, nous obligeant à chercher un abri. Il m'emmena dans son atelier...».

Il l'aime avec passion et jalousie (jusqu'à l'enfermer dans l'atelier), elle l'aime avec indolence et générosité. Il fait le ménage et les courses avec trois francs six sous ; elle cuisine. Quand il fait trop froid et qu'elle n'a pas de chaussures, elle reste couchée pendant deux mois... Parfois on se dispute, on se brouille, mais toujours on se réconcilie.

#### Une bande joyeuse et... avinée

Toute la bande se retrouve pour boire chez Vernin, rue Cavallotti ; elle évite Azon, rue Ravignan, qui ne fait plus crédit. Le soir, on fume une pipe d'opium chez Pigeard, dans son atelier du Maquis, jusqu'à ce que Wigels, un sculpteur allemand, se suicide sous l'effet du haschisch. On ne va plus au *Zut*, qui a été fermé par la Préfecture de police - c'était un repère d'anarchistes - mais au *Lapin agile* du père Frédé.

Cette ambiance chaleureuse est peut-être à l'origine, chez Picasso, du passage du bleu au rose. Jusqu'à la fin de 1905, spectateur assidu des spectacles du cirque Médrano, il peint des arlequins et des saltimbanques lumineux. «Le calme vient après la frénésie», dira Apollinaire.

Pas pour longtemps. Après un voyage avec Fernande à Gosol dans les hautes et ocres terres catalanes, et sa triple découverte de l'art grec, de l'art ibérique primitif et de l'art africain, il amorce un tournant capital en exécutant les *Demoiselles d'Avignon* - d'abord intitulée *Le Bordel d'Avignon*, en référence à un quartier chaud de Barcelone, la *carrer* (rue) d'*Avinyo*.

Les premières ébauches datent de la fin 1906. Cette toile, dont André Salmon a dit qu'elle était une «monstruosité géométrique», est considérée comme l'œuvre initiatrice du cubisme. Incomprise, elle a néanmoins imposé Picasso comme l'une des figures majeures de l'art moderne.

#### En route vers la célébrité

Dès lors sa vie change, on achète ses toiles. En 1909, il quitte le Bateau Lavoir, d'abord pour un immeuble cossu, 11 boulevard de Clichy, doté du tout dernier confort, eau, gaz et électricité. La bande des amis se disperse. Fernande devient une femme respectable. Trop sans doute, car Picasso la quittera bientôt pour une jeune femme délicate et fragile, Eva dite "Poupée", et délaissera Montmartre pour Montparnasse.

Il n'oubliera cependant jamais la Butte. Beaucoup plus tard, il y reviendra en pèlerinage avec sa compagne d'alors, Françoise Gilot. «C'était son âge d'or, commente Françoise, quand tout était encore frais et intact, avant qu'il ait conquis le monde...».

Avant de repartir Picasso rend visite à une vieille femme malade et édentée, allongée sur son lit. C'est Germaine Pichot, le modèle pour laquelle son ami Casagemas s'était tiré une balle dans la tête...

Dominique Delpirou

## Les Grands frères rappent sur la difficile vie en cité

Ils sont six copains, issus pour la plupart des cités entre Porte Montmartre et Porte de Clignancourt, étudiants, salariés, chômeurs, certains avec "passé judiciaire". Ils ont monté un groupe, *Les Grands Frères*, et ils rappent.

L'an dernier, ils ont sorti un premier album pour le moins étonnant : des chansons paillardes adaptées en rap ! Ils l'ont diffusé essentiellement auprès d'étudiants et surtout (*of course*) des étudiants en médecine, grands connaisseurs du genre.

Cette année, ils récidivent mais sur un ton bien différent. Leur album, qui sera mis en septembre sur YouTube, s'intitule *Ma cité va craquer*. Six titres durs et sans concession racontant la vie difficile, le gars qui craque, la petite sœur emmenée dans la cave, le rejet, la délinquance "obligée"... une vie comme dans ces "cités" dont parlent les journaux, les mentalités, le bon mais surtout le pire.

*Les Grands frères* ont plein d'autres projets. Un nouvel album est en préparation, les textes en cours d'élaboration. Il traitera des gangs. Après, ce sera la vie en prison puis, loin de l'univers des cités, un album reprenant en rap les chansons traditionnelles de nos provinces et celles chantées dans les guinguettes. Un rap sur les arts martiaux et un autre sur les vampires, zombies et autres créatures d'épouvante devraient suivre.

Un site est en préparation et la recherche de mécénats bat son plein chez les *Grands frères*.

□ Contact : mrdj@live.fr

## Nuit blanche 2011 : treize lieux pour voyager au bout de la nuit du 1er au 2 octobre

Expositions, installations, projections, théâtre de rue, performances... Pour son dixième anniversaire, la Nuit blanche offre en 2011 tout un parcours dans le 18e avec treize lieux ouverts jusqu'aux petites heures dans la nuit du samedi 1er au dimanche 2 octobre.

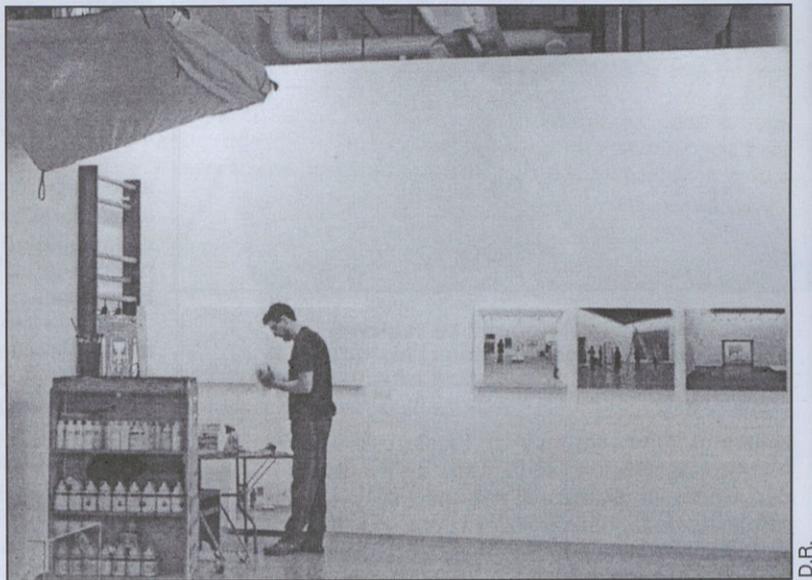
C'est essentiellement à Montmartre que se déroulent les festivités, mais La Chapelle n'est pas de reste avec le collage en direct, sur un mur à l'angle du boulevard de la Chapelle et de la rue Philippe-de-Girard, d'une peinture en trompe-l'œil de Jola Kudela.

### Au BAL et au Bateau-Lavoir

On annonce aussi une projection de photos au BAL, impasse de la Défense. Il s'agit de photos de Zhenchen Liu traitant de la frénésie immobilière en Chine avec destruction de quartiers anciens et éradication du passé.

Nuit blanche aussi à la Goutte d'Or, à l'Institut des cultures d'Islam, avec une vidéo retraçant un voyage de cinq mois à travers la sous-culture des villes des États-Unis.

Retour à Montmartre



L'atelier de François Boisrond au Bateau Lavoir.

au gymnase Durantin, dans les galeries d'art, place des Abbesses, square de la Turlure... et au Bateau-Lavoir. Fermé au public depuis des années (réservé aux habitants), il s'entrouvre pour l'occasion. François Boisrond accueillera les noctambules dans son grand atelier, y réalisera une peinture en direct et présentera une sélection d'œuvres des autres artistes qui y résident. ■

## Une galerie d'art rue Myrha, la Galerie des MyrhaCles

Un nouvel espace culturel ouvre en septembre à la Goutte d'Or, au 43 rue Myrha, à l'angle de la rue des Gardes et, miracle, il s'intitule la *Galerie des MyrhaCles*, espace d'art normal. La galerie dépend de l'*Interloque*, association écologique et citoyenne, spécialisée dans le tri et le recyclage ainsi que la création artistique à partir de matériaux de récupération. L'*Interloque* et sa *Ressourcerie*,

lieu où chacun peut apporter ses déchets à recycler, sont installées rue de Trétaigne, non loin de notre mairie. Elles se "délocalisent" et ouvrent cette nouvelle galerie. La première exposition y est prévue à partir du 23 septembre et Ambroise Monod, sculpteur adepte du "recycl'art" inaugure les manifestations.

□ Même téléphone que l'*Interloque* : 01 46 06 08 86.

## Le Living B'art, rue La Vieuville, c'est fini, après cinq ans et demi

Plus de musique au 15 rue La Vieuville : le *Living B'art* a fermé ses portes le 17 juillet. Espace festif et culturel, avec petite restauration et spectacles diversifiés (théâtre, sketches improvisés, contes et slam, brèves de comptoir, jazz, musique classique, chansons...) le *Living B'art* avait ouvert le 5 février 2006.

Cinq ans et demi pour cette "scène ouverte" dans la calme petite rue de Montmartre, et Caroline Gainé vient de mettre la clef sous la porte. Les temps sont difficiles.

Elle n'abandonne pas toutefois ni le 18e ni la musique. Elle se consacre désormais à plein temps à l'association *Le Décor de l'Envers* et travaille sur le *Mégaphone Tour*, une initiative qu'elle avait lancée il y a quelques années consistant en des tournées d'artistes à travers la France (avec étapes au *Living B'art*) et à la promotion du chanteur Askehoug.

Elle est hébergée, 5 rue André-Messager, chez *Longueur d'ondes*, le magazine spécialisé dans les artistes émergents francophones. ■

**TOUJOURS PROCHE DE VOS ENVIES.**

CRÉATION & EXCLUSIVITÉ D'UN SERVICE SUR-MESURE.

Ici votre rêve prend forme !

- Création et transformation de bijoux.
- Réparation horlogerie et bijouterie.
- Restauration de pendules et de montres anciennes.
- Estimation de vos bijoux et montres.
- Rachat de votre Or.
- Grandes marques d'horlogerie et bijouterie.

**COMPTOIR JOFFRIN**

Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS - Tél. 01 42 64 90 45  
28, rue Hermel 75018 PARIS - Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr

**LE MOIS DU**  
**18<sup>e</sup>**  
**Expositions**

**Un festival à l'ICI : après le 11 septembre, l'islam aux USA**

L'Institut des cultures d'islam (ICI) organise du 7 au 11 septembre un festival, se substituant aux "Veillées du ramadan" qui y avaient lieu depuis cinq ans. (Le ramadan a eu lieu cette année en août.)

La manifestation a pour thème, en cet anniversaire de la destruction des tours jumelles, l'après 11 septembre aux États-Unis, sous le titre *Islam in the city*. Concerts, expositions

(photos, vidéos, arts plastiques), et débats portant sur les communautés musulmanes aux États-Unis, la suspicion, les vexations, brimades et même persécutions sécuritaires dont elles ont été l'objet,

mais aussi un espoir de réconciliation, avec le projet de construction d'un centre social et culturel musulman tout près de "Ground zéro". (19 rue Léon. 01 53 09 99 80. www.ici.paris.fr)



D.R.

**À la Halle Saint-Pierre Hey ! Modern art & Pop culture**

● 2 rue Ronsard. 01 42 58 72 89. Du 15 septembre au 4 mars 2012. Tous les jours, 10 h à 18 h.

Pour cette nouvelle grande exposition, la Halle Saint-Pierre, spécialisée dans ces formes de l'art contemporain que sont "l'art brut" et "l'art singulier", s'est associée avec la revue *Hey !*, engagée dans ce qu'on appelle "la pop culture". Aussi l'ensemble d'œuvres montrées ici tranche un peu sur les expositions précédentes.

Quelques-uns des 64 artistes représentés ont une réputation dans le monde de l'art moderne, tels l'Islandais Erro, l'Américain Robert Crumb, le Suisse Titine K-Leu, les Français Pierre Bettencourt, David B, Hervé Di Rosa...

D'autres, moins connus, ne sont pas les moins intéressants.

«*Qu'ils détournent les fondements d'une civilisation technicienne, ou qu'ils s'efforcent d'entretenir les liens les plus ténus possibles avec l'environnement culturel ou médiatique, ils ont en commun de contester les frontières qui séparent le Grand Art de la culture populaire*», explique Martine Lusardy, directrice de la Halle Saint-Pierre.

Nous y reviendrons plus en détails dans notre prochain numéro.

N. M.

**Ci-contre : Mr Geo Smith, tableau de Titine K-Leu. (1998)**



**Galerie d'art Lepic Henri Landier, La beauté des choses**

● Prolongation du 15 septembre au 22 octobre. 1 rue Tourlaque. 01 46 06 90 74.

L'exposition des peintures les plus récentes d'Henri Landier est prolongée. Bonne nouvelle pour ceux qui n'avaient pu apprécier, du 5 mai au 5 juillet, *La beauté des choses*, ou qui auraient aimé admirer de nouveau l'univers sensuel de l'artiste.

Fleurs et fruits, vivantes et vibrantes "natures mortes", objets du quotidien transfigurés, paysages ensoleillés du Sud, portraits de femmes paisibles et tendres, Henri Landier, dans sa manière actuelle, apaisée, chante le bonheur de vivre et «*d'émervaillement devant la beauté des choses simples*», selon ses propres termes.

Trait épuré pour des toiles lumineuses, jouant autour d'une couleur dominante, le rouge souvent, le jaune parfois, un ocre chaud... : les dernières réalisations du peintre, 76 ans aujourd'hui, sont joyeusement juvéniles. Petits formats, grands formats, images réalistes et fantastiques à



**Objets de la vie quotidienne (ci-dessus, *Les fourchettes*) et scènes du bonheur (ci-contre, *Les amoureux du Roussillon*)...**



la fois, et un très très grand format pour ce *Grand hôtel d'Italie* (2011), un des palaces de Venise, la ville bien-aimée de Landier qui

lui rend visite régulièrement, depuis trente ans, pour en célébrer la beauté.

M.P.L.

**Espace Canopy Les photogrammes de Pascale Leconte**

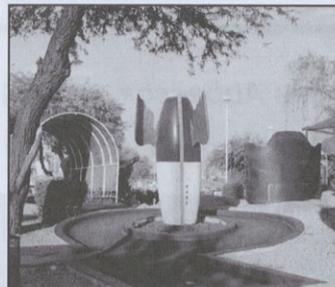


Du 15 septembre au 22 octobre. 19 rue Pajol. 01 40 34 47 12. Mercredi, jeudi, vendredi de 14 h à 19 h. Samedi de 14 h à 19 h 30.

Pascale Leconte, photographe, expose des photogrammes, c'est-à-dire des images extraites de vidéos qu'elle a réalisées préala-

blement. La texture de l'image reflète les caractéristiques de cette technique.

*La femme* est au cœur de son travail. Pascale Leconte interroge, à travers des mises en scène du corps féminin, aussi bien l'image que la femme se fait d'elle-même que celle que lui renvoie la société. ■



**Ben Sandler : Une des photos de la série *In limbo*, réalisée à Phoenix (Arizona)**

**Galerie Jeune Création**

**Fermé au public**

Elisabeth Czihak, Florimond Dupont, Ben Sandler Du 9 septembre au 8 octobre

Les trois artistes annoncés ce mois-ci à *Jeune Création* ont en commun la volonté de partir en explorateurs de lieux clos, interdits, désactivés, "fermés au public".

Florimond Dupont rapporte, de ses visites nocturnes clandestines dans un chantier de réhabilitation d'immeuble, des images superbement, sculpturalement modelées par la lumière. Il en a fait le sujet d'un film.

Elisabeth Czihak photographie, dans des couleurs volontairement peu spectaculaires, des lieux provisoirement ou définitivement délaissés, mais où subsistent les traces de la vie humaine

En 2010, Ben Sandler, à Phoenix (Arizona), ville brutalement frappée par la crise économique, a visité des parcs d'attraction fermés, des commerces désertés par leurs propriétaires, des bureaux vides...

□ 24 rue Berthe. 01 42 54 76 36. Mardi à samedi, de 11 h à 18 h. Nocturne Nuit blanche le 1er octobre.

**Galerie L'Art de rien**

**Chimères et cauchemars**

Du 7 septembre au 2 octobre

Isa Lèbre, qui dirige *L'Art de rien*, aime les images faussement enfantines, les poupées inquiétantes ou féériques, le fantastique, les animaux enchanteurs ou effrayants. Les *chimères* que présentent ici six artistes (Bafefi, 100taur, Lob, Miette, Scares, Victor Jacquier) ont un aspect à la fois maléfique et farceur.

Le peintre qui signe 100taur est représentatif de cette dualité : il puise son inspiration dans la littérature fantastique (Lovecraft...), dans des livres d'anatomie, et aussi dans les comics, les livres pour enfants. Ses cauchemars sont habillés de couleurs fraîches.

□ 48 rue d'Orsel. 01 42 52 75 84. De mardi à vend., et le dimanche, 13 h 30 à 19 h 30. Sam. 11 h 30 à 19 h 30.



**Dead pike, peinture de 100taur.**

■ **Gerald Bloncourt**, né en Haïti, contraint à l'exil en France, est un photographe engagé, ouvert, généreux. Il a collaboré à *L'Humanité*, à *la Vie ouvrière* (organe de la CGT), à *Syndicalisme CFDT*... Il est aussi poète. Il participe au festival *Nous sommes tous des Africains* du LMP (voir page 20) où on peut voir, du 2 au 4 septembre, des photos de sa série *Paris*.

■ **Centre d'animation Binet** (66 rue René-Binet, 01 42 55 69 74). Du 10 au 18 septembre, *Iki Art Project* : des artistes japonais, peintres et graphistes, photographes, compositeur, danseuses...

■ **Galerie La Rotonde** (28 rue Eugène-Carrière, 01 42 23 83 10). *Cosmographies*, peintures de **Philippe Guénin**, du 10 au 30 septembre : des vertiges visuels, un univers grouillant, bouillonnant, en mouvement et en même temps habité de symétrie...

## LE MOIS DU

# 18<sup>e</sup>

## Théâtre

### Des spectacles qui tiennent l'affiche des mois et des mois

À l'Alambic-Comédie, *Qui aime bien trahit bien* a fêté avant les vacances sa 800e représentation, et on l'annonce à l'affiche jusqu'au 24 décembre. Dans la même salle (il est vrai qu'elle ne compte que 75 places), *Curriculum vite fait*, à l'affiche depuis deux ans, est encore annoncé jusqu'au 2 octobre, *Les zexperts* jus-

qu'au 31 décembre, et *La cantatrice chauve*, de Ionesco, reprend le 16 septembre.

(www.alambic-comedie.com)

Le comique fait recette, c'est le cas aussi au Dix-Heures. Blandine Métayer y est prolongée, du 27 septembre au 31 décembre.

Des spectacles plus ambitieux "marchent" aussi. Ainsi, Fabrice

Luchini à l'Atelier (voir page 21) ou, à la Manufacture des Abbesses, *Chute d'une nation*, reprise le 6 octobre. Ou encore, au Montmartre-Galabru, *L'asticot de Shakespeare*, programmé en février dernier pour un mois, prolongé en mars, avril, mai, juin et qui reprendra le 1er octobre. (www.theatregalabru.com) ■



Au Théâtre Montmartre-Galabru, *L'asticot de Shakespeare*.

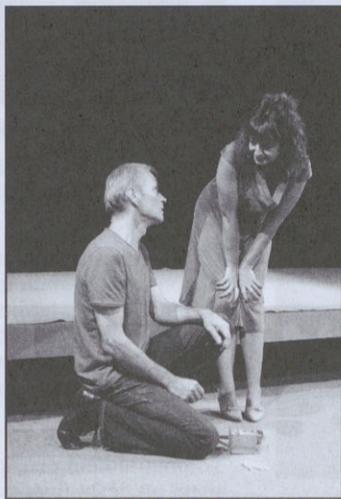
### A la Manufacture des Abbesses Lisbeths, de Fabrice Melquiot

● Jusqu'au 1er octobre. 7 rue Véron. 01 42 33 42 03. (www.manufacturedesabbesses.com)

Un homme descend du train, à la gare de La Rochelle, avec à la main sa valise écossaise un peu voyante, un peu démodée. Une femme vient à sa rencontre, lui sourit, il ne la reconnaît pas. Pourtant, elle avait fait irruption dans sa vie quelques semaines auparavant quand, VRP fatigué et amoureux déçu, il n'attendait plus rien de sa vie. Une passion soudaine les avait embrasés. Ils avaient même décidé de faire un enfant au cours d'un long week-end d'étreintes.

Mais là, sur le quai, cette femme qui vient vers lui, toute lumière, ce n'est plus Lisbeth, c'est une autre, une autre Lisbeth. Qu'est-ce qui arrive à Pietr ? «Suis-je le seul à... *Sommes-nous les seuls ? D'autres femmes, d'autres hommes ont-ils subi la même... La même quoi ?*»

C'est de la peur de vivre, de désirer, d'assumer son désir qu'il est question ici ; la peur de l'autre. Chacun reste pour l'autre un mystère impénétrable. Lisbeth est «elle(s)», singulier-pluriel.



Fabrice Melquiot, par ailleurs artiste associé au Théâtre de la Ville, dessine avec brio un univers singulier où se mêlent gravité et rire (grinçant parfois), angoisse et légèreté. La langue est superbe, tranchante, subtilement poétique au sens où l'entendait Pasolini : «la poésie du non poétique».

Il faut du talent et une belle

expérience du théâtre contemporain pour monter un texte comme celui-là. Le Théâtre du Bocage, installé à Bressuire dans les Deux-Sèvres, qui se définit comme «un passeur de paroles, d'histoires, d'idées dans le respect scrupuleux des auteurs», n'en manque pas. Manuel Boucard, le metteur en scène, a choisi de nous montrer les personnages dans leur intimité et leur vérité. Un décor dépouillé, le refus de l'effet, une circulation de parole sur le fil du rasoir.

Les deux acteurs sont au diapason et le trac parfois perceptible lors de la première représentation les a rendus davantage humains. Un spectacle de rentrée à ne pas manquer.

**Dominique Delpirou**

□ Jeudi, vendredi, samedi à 21 h. Dimanche à 17 h. Relâche le 25 septembre.

■ **Également à la Manufacture :**

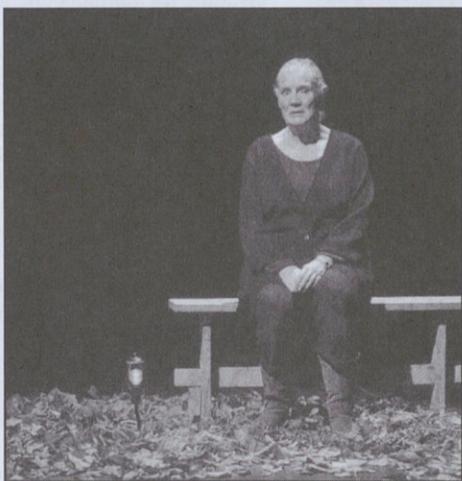
• **Pourquoi mes frères et moi on est partis**, jusqu'au 19 octobre.  
• **L'Italienne**, jusqu'au 8 oct.

### À l'Atalante Écrire, de Marguerite Duras

● 10 place Charles Dullin. 01 46 06 11 90. Du 17 septembre au 7 octobre à 20 h 30.

Écrire, texte intime que nous écrivait Marguerite Duras, au soir de sa vie, avec simplicité, texte éminemment travaillé où elle revient sur cet exercice qui lui a tenu au corps sa vie durant : l'écriture. «C'était la seule chose qui peuplait ma vie et qui m'enchantait. L'écriture ne m'a jamais quittée», écrivait-elle. Son œuvre, marquée par la diversité de ses activités, peuplée de textes autobiographiques, est une partie d'elle-même : chercher la solitude, l'amour, appréhender la mort... Face à l'affaïssement du langage, au dénigrement de l'esprit, ce texte, sans violence, sans complaisance, nous extrait de la médiocrité qui nous étouffe.

Jeanne Champagne, metteur en scène, et Tania Torrens, interprète, ont déjà présenté, au printemps dernier, *La Maison*, de Marguerite Duras, au Lucernaire ; spectacle remarquable. Avec *Écrire*, l'une et l'autre reprennent la conversation avec l'auteur, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption, le spectacle est tout aus-



si remarquable. «Je n'ai pas pris tout le texte de Duras, c'eût été trop long. J'ai privilégié les moments où Duras parle de l'acte d'écrire, autour de sa maison, de ses amis. On réinvente le texte en le lisant, ce voyage devrait donner à chaque spectateur envie de lire», dit Jeanne Champagne.

Tania Torrens, assise sur un banc dans le parc dont le sol est jonché de feuilles mortes, porte

ce texte avec pudeur, rigueur et nous renvoie à l'essence même de l'activité théâtrale : la vie se déploie sur la scène et meurt en même temps. Superbe maîtrise et profonde intelligence.

«C'est dans une maison qu'on est seule», ainsi commence le texte et, même si le mot *vie* clôt cette longue parenthèse, il est aussi question de mort. Duras va jusqu'à évoquer, dans des pages superbes, la lente agonie d'une mouche. Et Tania Torrens, avec sa voix chaude et distincte, donne avec simplicité beaucoup d'humanité à son personnage.

Pour cette rentrée théâtrale, la place Charles Dullin sera "durasienne" avec deux immenses comédiennes, Tania Torrens à l'Atalante, et Dominique Blanc à l'Atelier qui repend *La douleur*.

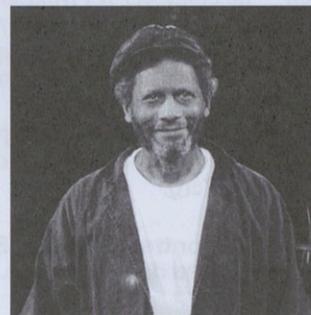
On ne pouvait rêver mieux pour ce début de saison.

**Michel Cyprien**

### Au Lavoir Moderne Parisien Nous sommes tous des Africains

L'incontournable festival de la Goutte d'Or, *Nous sommes tous des Africains*, qui a commencé le 16 août, se poursuit jusqu'au 17 septembre au Lavoir Moderne Parisien et à l'Olympic-café. De nombreux spectacles sont au programme de cette douzième édition.

Parmi eux, citons : • **Les déconnards** (6 au 10 septembre) de l'auteur Ivoirien Koffi Kwahulé, dont on a déjà présenté des textes au LMP où il a passé plusieurs mois en "résidence". • **Paroles de nègres** (3 septembre), balade



Amadou Gaye, comédien et photographe, dira un nouveau choix de poèmes d'auteurs africains et antillais.

poétique d'auteurs africains, martiniquais, guadeloupéens, haïtiens, textes dits par Amadou Gaye.

• **Le Code noir et ses musiques** (du 14 au 17), une œuvre de mémoire qui rend justice aux ancêtres, avec la conteuse haïtienne Mimi Barthélémy...

Des conférences aussi, comme *Haïti terre de paroles* (3 septembre), avec notamment Dominique Fattier, linguiste, spécialiste du créole haïtien, et le poète et photographe Gérald Bloncourt. (voir aussi page 19).

Enfin, du 2 au 4 septembre, le premier Salon du con-  
toir africain présentera un panorama de l'écriture contemporaine africaine. Douze éditeurs seront présents avec les auteurs, dont Khadi Hane, Mamadou Mahmoud, N'Dongo M'Baye, Alain Mabanckou, Jean-Noël Schifano... Il y aura des débats et des lectures.

□ 35 rue Léon. 01 42 52 09 14.

Tous les programmes sur www.rueleon.net

■ **Également au LMP : La mécanique du singe**, par la Compagnie du Mystère-Bouffe, du 20 au 24 septembre.

### Au Théâtre des Deux Ânes

#### Faux rebonds

de et avec Isabeau de R.

À partir du 15 septembre

Après deux passages remarquables et remarquages avec *Tenue correcte toujours exigée*, son "seule-en-scène" l'an dernier au théâtre de Dix Heures, Isabeau est de retour dans le 18e au *Deux Ânes*, le théâtre mythique de la galerie de chansonniers que sont Mailhot, Amadou, Roucas... Mais au *Deux Ânes*, tout le monde trouve place.

Avec *Faux rebonds*, Isabeau adopte le duo, elle s'est adjoint la complicité du comédien Patrick Zard. *Faux rebonds* est une symphonie conjugale née d'un désaccord sur l'issue d'une partie de tennis entre amis. Florence rage qu'Antoine ait pu accorder la balle de match à l'équipe adverse et cette balle rebondit régulièrement..

A découvrir sans retenue.

**M. C.**

□ 100 boulevard de Clichy. 01 46 06 10 26. Du mardi au samedi à 21 h.



Isabeau de R.

## À l'Atelier Fabrice Luchini dit La Fontaine

• À partir du 19 septembre. 1 place Charles Dullin. 01 46 06 49 24. [www.theatre-atelier.com](http://www.theatre-atelier.com)

Fabrice Luchini reprend le spectacle sur La Fontaine qu'il avait déjà présenté au printemps dernier à l'Atelier (deux heures), avec quelques nouvelles fables, et en y insérant des textes de Nietzsche, Baudelaire et Céline.

Voilà des années que le comédien se consacre, avec gourmandise, à cet art du diseur. Il avait commencé avec le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, continué avec des textes du philosophe et essayiste Philippe Muray, à la plume acérée... et voici l'immense La Fontaine.

La Fontaine a écrit 240 *Fables* (sans compter des contes en vers). Quinze ou vingt de ces fables ont été rabâchées, au fil des générations, dans les écoles primaires, ce qui a valu à La Fontaine une réputation fautive d'auteur pour enfants, insipide. Or peu d'écrivains, dans toute la littérature française, ont manifesté autant de drôlerie, d'ironie, de liberté, de sensualité. Luchini prévient : son spectacle n'est pas pour les enfants de moins de 15 ans.

La Fontaine déploie une écriture précise, colorée, cisèle les mots, joue avec les rythmes, la métrique, les rimes, sans s'em pêtrer de règles, tout en donnant

une impression d'aisance, de naturel, de classicisme.

Écoutez, au hasard, ces suites saccadées de mots : «*Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé / Et de tous les côtés au soleil exposé, / Six forts chevaux tiraient un coche. / Femmes, moines, vieillards, tout était descendu, / L'attelage suait, soufflait, était rendu...*» Écoutez le ahancement des chevaux. Et goûtez l'ironie discrète de «*Femmes, moines, vieillards...*»

Ou cette description : «*C'était un chat vivant comme un dévôt*



Fabrice Luchini

ermite, / Un chat faisant la chattemitte, / Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras...» Dites-le à haute voix, le rythme, le jeu des chuintements...

Ou encore, à la fin d'une fable où un rat s'étonne qu'on admire tant la masse de chair qu'est l'éléphant, notez la sécheresse de la chute : «*Mais le chat sortant de sa cage / Lui fit voir en moins d'un instant / Qu'un rat n'est pas un éléphant.*» Qu'ajouter ?

La diction si particulière de Luchini fait ici merveille, sa façon de détacher les consonnes, de faire tourner dans la bouche des membres de phrases tantôt rapides, tantôt savourés lentement... Parfois, sans prévenir, il enchaîne d'une Fable à un paragraphe du *Voyage au bout de la nuit* ou à quelques vers de Baudelaire...

«*Le drame des Français, dit Luchini, c'est qu'ils n'ont plus la passion de leur langue, cette langue tellement somptueuse, tellement pas solennelle, tellement pas présomptueuse. La Fontaine en est l'incarnation : trente ans de sa vie ont été consacrés à la servir.*»

Noël Monier

■ **Également à l'Atelier : La douleur**, de Marguerite Duras, avec Dominique Blanc.

### Au Ciné-13 Théâtre

#### La femme qui frappe

de Victor Haïm

À partir du 7 septembre

Non, il ne s'agit pas d'un combat de boxe. Cette "femme qui frappe" dactylographie un texte, c'est son métier. Le texte est laborieux : après 7 500 pages, intriguée par une virgule mal placée, elle prend son courage à deux mains et téléphone à l'auteur. Commence alors entre les deux une relation quelque peu perverse...

Victor Haïm est un auteur prolifique : il a 54 pièces au compteur, sans compter les scénarios pour la télévision. Plusieurs de ses œuvres ont été très bien accueillies par la critique, il a obtenu un Molière en 2002. Au Ciné-13, il est aussi metteur en scène de cette pièce, jouée par une actrice seule, ici Marianne Soumoy.

□ 1 avenue Junot. 01 42 654 125 12.

■ **Également au Ciné-13 : I'm an emotional creature**, monologues d'Eve Ensler, en anglais, surtitres français, à partir du 14 octobre.

■ **Chez Saraaba** (19 rue de la Goutte d'Or, 01 42 62 65 83).

• Le 9 : La révolution tunisienne, expo, lecture, concert. • Le 10 : Jazz afro-nippon, Ryoko Nuruki. • Le 17, soirée cajun, Bélisaire. • Le 22, soirée La Ruche des arts. • Le 23, Hamid Bouzid.

■ **Au Petit Ney** reprend sa programmation le 10 septembre avec un **café chantant** (thème *Partir*), puis le 17 à 15 h une visite du quartier, et le 17 à 20 h 30 une **soirée contes**, *La femme qui parle avec les arbres*. (10 av. Porte-Montmartre. 01 42 62 00 00.)

## LE MOIS DU 18<sup>e</sup> Musiques

### À la Cigale Kevin Costner & Modern West

• Le 15 septembre. 120 boulevard de Rochechouart.



Comédien vedette d'Hollywood (*Les Incorruptibles*, *Robin des bois...*), acteur et réalisateur du très beau *Danse avec les loups*, Kevin Costner s'est engagé dans une aventure musicale. Avec son groupe Modern West, il présente en tournée à travers le monde des compositions teintées de country rock. Six des douze titres de l'album qu'ils ont récemment publié ont été co-écrits par le comédien-chanteur et un des guitaristes du groupe.

■ Rés. 01 49 25 89 99. Autres programmes : [www.lacigale.fr](http://www.lacigale.fr)

### Au Divan du monde

#### Madagascar, Jardins de lumière

Le 19 septembre

Le projet *Jardins de lumière*, initié en 2006, a pour objectif, d'ici à octobre 2011, de participer au développement durable à Madagascar : installer des systèmes d'éclairage solaire dans 81 villages (3 500 cases).

Pour financer le projet, des manifestations culturelles ont lieu à Madagascar et en France. Dans ce cadre, le concert du 19 septembre au Divan du monde accueillera des musiciens malgaches (Justin Vali, Johnny R'afa, Yzit), français (Gérard Chambre), américains (Sara Joy, Trio Passio).

□ 75 rue des Martyrs. Entrée 25 €. [www.jardinsdelumiere.org](http://www.jardinsdelumiere.org)

Autres programmes du Divan du monde : [www.divandumonde.com](http://www.divandumonde.com)

### Aux Trois Baudets

#### Free Baudets

Entrée gratuite jusqu'au 10 septembre

Comme l'an dernier, les Trois Baudets démarrent leur saison par trois semaines de concerts en entrée libre, du 25 août au 10 septembre. À découvrir, entre autres :

• Le 2 septembre, le groupe *Le chemin des chèvres* ("chanson déglinguée").  
• Le 3, *Klezmer Kaos*.  
• Le 8, *Edo* (rengaines électro-folk) et *Artichoke*.  
• Le 9, *The Mighty Art*.  
• Le 10, les groupes *La position du tireur couché*, *Mère Grand* & *The Sound Avengers...*

□ 64 boulevard de Clichy. 01 42 62 33 33. Autres programmes : [www.lestroisbaudets.com](http://www.lestroisbaudets.com)

À découper ou recopier

## Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 €

Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

(24 € abonnement + 18 € cotisation)

Je souscris un abonnement de soutien : 80 €

Abonnement à l'étranger : 27 €

(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

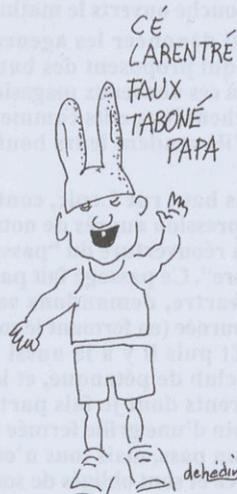
NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

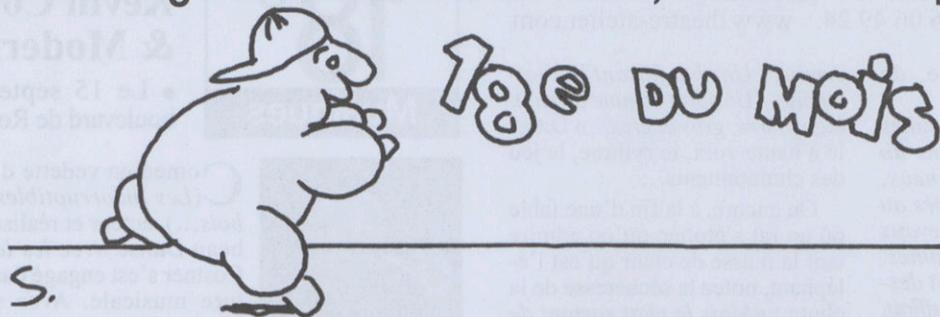
..... E mail : .....

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



## L'assemblée générale du 18e du mois, samedi 17 septembre



L'assemblée générale annuelle de l'association des Amis du 18e du mois, éditrice du journal, se tient samedi 18 septembre, de 9 h 45 à

13 h, à la Cité Traëger, 19 rue Boïnod. Tous les lecteurs sont invités et pourront dire leur mot. Seuls les adhérents à jour de leur cotisation

peuvent voter. Au programme, présentation du rapport d'activité et débat général, rapport financier. Apéritif en commun à l'issue de la réunion. ■

### COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

#### Les commerces à Montmartre

«J'habite dans le quartier depuis 1989, je suis marié, j'ai deux enfants.

Pour parler de Montmartre côté Lepic-Abbesses, je suis ravi que vous dénonciez la tendance actuelle à une désertification des commerces de bouche au profit des enseignes de vêtements. Il est loin, le temps où nous avions trois poissonneries, une triperie, un bon traiteur, une graineterie, plusieurs bouchers, etc., plus le marchand de journaux de la place des Abbesses, qui vient de disparaître lui aussi du paysage.

Et que dire de la prolifération des magasins d'optique du même groupe (Opta) ? Pas de soucis dans le quartier pour se fournir en lunettes...

Que dire aussi de l'ultimatum qui pèse sur Chicken Family, ce petit traiteur qui soigne aux petits oignons ses clients ? Cette boutique fait partie de la vie montmartroise, il faut la défendre.

Concernant la pétition pour l'ouverture des magasins le dimanche, elle est du fait principalement des horribles boutiques de vêtements pour bobos qui n'auraient que le dimanche après-midi pour faire leurs emplettes et aussi, la bonne excuse, pour touristes. Nous, on s'en fiche, on vit très bien sans ces boutiques ouvertes le dimanche, le quartier n'a pas besoin d'elles pour être animé.

L'animation le dimanche, ce sont les terrasses de café toute la journée, les magasins de bouche ouverts le matin...

Il faut aussi dénoncer les agences immobilières qui proposent des baux commerciaux à ces nouveaux magasins et qui démarchent les petits commerçants afin qu'ils vendent leurs boutiques.

Un peu plus haut rue Lepic, continuons à faire pression auprès de notre mairie pour la réouverture du "passage de la Sorcière". Ce passage fait partie de Montmartre, demandons son ouverture la journée (en fermant le soir seulement). Et puis il y a là aussi le sympathique club de pétanque, et les joueurs adhérents dont je fais partie n'ont pas besoin d'une grille fermée la journée. J'ai un pass, mais tous n'ont pas cette chance et sont obligés de sonner pour aller jouer ou tout simplement pour venir regarder les joueurs.»

Dominique Revert

#### Les commerces (suite)

«Habitant (depuis plusieurs générations) dans le quartier Pigalle-Clichy, et nouvel abonné au 18e du mois dont j'apprécie la qualité des articles et des reportages (mention spéciale à votre reportage sur les balayeurs du 18e), je veux vous signaler la disparition de la boulangerie de l'angle de la rue Lepic et du boulevard de Clichy, dans l'indifférence générale. Cette boulangerie qui existait depuis toujours (les vieilles cartes postales en témoignent) a été remplacée par un marchand de souvenirs.

Ces marchands de souvenirs pullulent dans le secteur, envahissent les trottoirs, et surtout remplacent les commerces alimentaires de proximité. C'est suffisamment grave et inquiétant (le quartier devient artificiel) pour mériter une enquête du 18e du mois.»

Daniel Roucous  
journaliste à La Terre

#### La propreté

«Toujours intéressée par vos articles, je vous trouve cependant très optimistes concernant le nettoyage régulier par le service de la Propreté. J'habite en face de la montée du Calvaire (aboutissant à la place du Terre), qui n'est jamais balayée ni débarrassée de ses papiers, idem pour les rues avoisinantes : Gabrielle, Barsacq, Drevet, Trois-Frères, etc. La saleté n'est pas seulement due aux touristes, mais au laisser-aller ambiant et à l'inertie de la mairie.

Nuisances nocturnes sur cette même montée, où des groupes chantent et grattent la guitare, assis à mi-pente, jusqu'à minuit et plus. Le mur qui la longe est envahi par les tags - tags nouveaux s'ajoutant à des tags anciens, il y en a aussi sur le sol. Aucun soin n'est apporté à ce lieu fréquenté par des gens du monde entier. La rue Gabrielle est une des plus jolies rues de la Butte, avec encore des jardins, cela devrait importer aux faux écologistes municipaux.

Le brouhaha joyeux des restaurants n'est pas en cause, Paris doit rester une ville active : travail et distractions...»

N. Lacroix

Note de la rédaction : Il est légitime de votre part de réclamer davantage de soins de la part des services de la Propreté, et vous avez le droit d'exprimer votre opinion sur nos édiles muni-

cipaux. Mais ne croyez-vous pas que vous exagérez un peu ? Dire que ces rues ne sont «jamais» nettoyées est inexact.

#### Les quotas dans le foot

À propos de l'article sur le foot paru dans notre numéro de juin, un lecteur nous a fait parvenir un texte dont voici des extraits.

«Une fois de plus les dictateurs de la pensée unique... voudraient nous convaincre que la France est un pays de racistes. Indignez-vous, comme dirait l'autre, on voudrait instaurer des quotas au sein du football français. (...) «Cela rappelle les heures les plus sombres de notre histoire», voilà une fois de plus le bla-bla entonné par les intellectuels, les artistes et autres corporations d'idiots utiles.

Car il faut à tout prix continuer à prôner la diversité, à imposer le multiculturalisme et la discrimination positive, même si tout cela s'est depuis longtemps avéré un échec non seulement chez nous mais chez tous nos voisins européens. (...)

Allons, vous plaisantez, le foot black-blanc-beur fut un bel exemple de réussite lors de la Coupe du monde l'année dernière en Afrique du Sud !!

En vérité, n'y aurait-il pas plutôt une sur-représentation de noirs et d'arabes dans notre équipe nationale par rapport à leur proportion dans la population et une sous-représentation des blancs ? (...) Voyons un peu comment, comparativement à la France, les minorités sont représentées chez nos voisins européens les plus proches.

[Sont jointes à ce texte des photos des équipes nationales d'Allemagne, Espagne, Italie, Portugal, Angleterre, Grèce et France, sur lesquelles notre correspondant compte «0 représentant des minorités visibles», ou seulement 2 (Angleterre, Portugal), et 7 dans l'équipe de France.]

Il serait temps d'instaurer dans le foot français des quotas... de blancs. Les performances d'une équipe de football ne sont pas corrélées au nombre de noirs et/ou d'arabes qui la constituent. Nous sommes les seuls en Europe à avoir une équipe aussi métissée... et aussi mauvaise.»

C. Cavaliere

Réponse de la rédaction :

1/ L'équipe de France de foot n'est pas si mauvaise. À côté d'épisodes piteux (la Coupe du monde en 2010, ou en 2002), elle a aussi été championne du monde en 1998, championne d'Europe



#### Cousin-cuisine

Au bar du coin, deux jeunes filles buvant leur petit café. L'une raconte : «L'autre soir, les parents ont invité à dîner un vague cousin venu de là-bas. Je crois qu'il avait des visées sur moi. Il a félicité ma mère pour sa bouffe et a demandé si moi aussi je cuisinais bien. Alors là ! Je lui ai répondu qu'avec les surgelés et le micro-ondes, mieux encore avec les livreurs de pizzas, plus besoin vraiment de faire la cuisine». Et, avec un grand sourire, elle conclut : «Celui-là, il reviendra pas !».

#### «Négresse !»

Arrêt Marx-Dormoy du 60. Trois jeunes et plantureuses noires s'engueulent violemment avec une autre jeune femme, tout aussi enveloppée mais blonde et blanche. Les injures pleuvent et la blonde finit par leur hurler «Retournez dans votre pays !» Alors, d'un seul élan, les trois filles lui brandissent au nez leur carte d'identité française et l'une d'elle lance «Va donc, eh négresse !»

M.P. L.

en 2000, vice-championne du monde en 2006. Et pour la prochaine Coupe d'Europe, actuellement ça ne se présente pas trop mal.

2/ Les joueurs de l'équipe de France, s'ils ont été sélectionnés, c'est que, noirs ou blancs, ils sont français - et souvent depuis de nombreuses générations (c'est le cas des familles originaires des DOM-TOM). Faire des distinctions en fonction de la couleur de leur peau ou des traits de leur visage, c'est bien du racisme.

3/ La «sur-représentation de noirs et d'arabes» dans l'équipe de France, par rapport à la proportion dans la population, est réelle, oui. Exactement comme dans d'autres instances, par exemple chez les professeurs d'université, les cadres supérieurs des entreprises, ou les parlementaires, il y a une sur-représentation des «blancs». Cela reflète seulement le fait que, dans notre société, il existe des inégalités.

Il y a soixante ans, on constatait dans l'équipe de France une «sur-représentation» de joueurs issus de l'immigration polonaise (Kopa, Cisowski...), italienne (Piantoni...), portugaise (Da Rui...), tous blancs. C'est une réalité constante : les sports, le football particulièrement, attirent les jeunes des milieux majoritairement pauvres et discriminés (et donc, entre autres, des milieux issus de l'immigration), parce qu'ils y trouvent l'occasion d'exprimer leurs qualités, de briller. Les clubs de foot des quartiers populaires ne refusent aucun jeune ; si aujourd'hui les jeunes «noirs ou arabes» y sont nombreux, cela ne résulte pas d'une volonté de «discrimination positive», c'est simplement un fait social. ■

# 18e Lieux La villa des Platanes

Au 60 du boulevard de Clichy on peut voir un bel immeuble, en brique et pierre, rythmé d'oriels semi-circulaires et percée d'arcades cintrées. Et là, derrière une grille de fer ouvragé, on aperçoit un hall à colonnades et un passage qui mène, au loin, à un escalier à double volée, orné de torchères, montant vers une façade de fière allure.

On aimerait en voir plus, entrer dans ce lieu privilégié. Impossible : la villa des Platanes est une voie privée, accessible aux seuls résidents.

Autrefois cette voie, longue de 175 mètres, allait jusqu'à la rue Véron. Elle se termine maintenant par un jardin clos, rue Robert-Planquette (ex-rue des Tilleuls).

À l'époque romantique, il y avait là un vaste enclos avec pavillons et jardins, et même une ancienne "folie" du XVIIIe siècle. On l'appelait "la Californie".

Jean-Baptiste Clément, l'auteur du *Temps des cerises*, y avait installé sa maison d'édition, la *Librairie de propagande socialiste*. Il avait emménagé en 1870 tout à côté, cité du Midi. Il demeura et travailla à ces adresses jusqu'en mai 1871, tout le temps qu'il fut membre de la Commune insurrectionnelle de Paris. Dans l'actuelle villa des Platanes, un bas-relief sculpté rappelle cette période.

Aujourd'hui, tout à côté, au 10 rue Robert-Planquette, est installée la *Bibliothèque La Rue*, créée par un cercle anarchiste, et qui a repris le nom d'un journal de Jules Vallès auquel collabora Jean-Baptiste Clément.

En 1896, on a détruit les bâtiments de "la Californie" et l'architecte Edmond Delœuvre y a construit un ensemble de bâtiments, jardins et cours arborés, ceux que l'on voit actuellement. Les premiers locataires furent les employés de la fabrique de carrelage appartenant au propriétaire de l'enclos, heureux employés !

Si près, si loin de l'agitation du boulevard, l'oasis est aujourd'hui "occupée bourgeoisement" et n'a rien perdu de son charme et de son mystère. Toutefois, elle a été endeuillée en 1986 par l'assassinat d'une résidente, institutrice retraitée, par Thierry Paulin, "le tueur de vieilles dames". C'est alors qu'on décida que la grille serait fermée.

Ces photos de Thierry Nectoux vous y emmènent pour une promenade virtuelle. ■



Photos Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

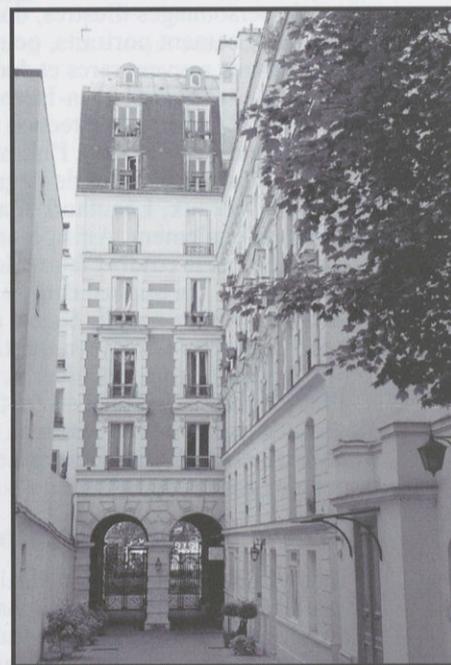
L'escalier en fer à cheval, presque comme au château de Fontainebleau.



Une des deux torchères éclairant le monde des Platanes.



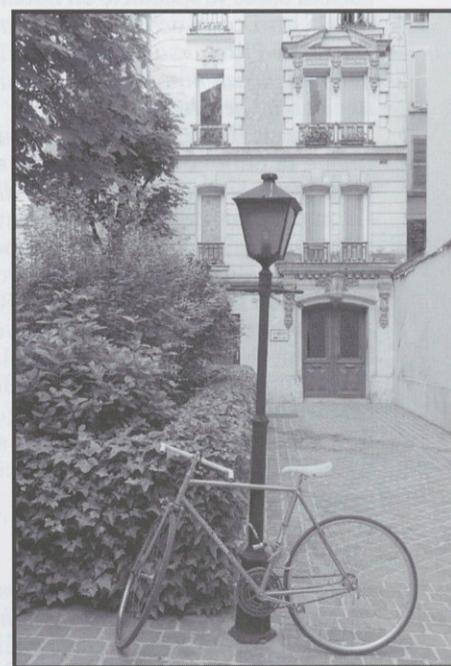
Côté cour, côté jardins...



L'entrée de la villa. Au fond, le porche ouvrant sur le boulevard de Clichy.



Terrasses et balcons suspendus. Charme et mystère...



Cette bicyclette attend-elle un Gamin au vélo ou alors François, le facteur ?

# 18e Les gens

La télévision, avec ses Guignols et autres amuseurs, n'a pas fait disparaître les théâtres de chansonniers. Depuis trente-sept ans, Jean-Pierre Marville exerce son humour au théâtre des Deux-Ânes à Montmartre.

## Marville : le métier de chansonnier

Christian Adnin

C'est un Montmartrois tranquille, un homme soigné de sa personne qui promène son chien, achète ses quotidiens, échangeant au passage quelques mots plaisants avec le voisinage. C'est un artiste dont le visage aimable rappelle quelqu'un au passant. Mais oui, c'est lui, le chansonnier Jean-Pierre Marville qui, au théâtre des Deux-Ânes, boulevard de Clichy, et depuis des décennies, fait crouler la salle sous les rires et les applaudissements.

Dans son appartement du "pied de la Butte", comme il dit, non loin du carrefour Guy-Môquet, le salon regorge de souvenirs de générations d'artistes et de personnages illustres, dont il collectionne amoureusement portraits, peintures, livres et autres œuvres souvent rares et dédiées.

Avant lui, son père, Jean-Herbert, avait été le successeur d'Alibert à la direction des Deux-Ânes, qu'il revendit en 1995 à l'humoriste Jacques Mailhot. Ami ou familier de Pagnol, Hitchcock, Simenon, Decaux, Léautaud, Jean-Herbert collectionnait également. Ainsi, leurs ouvrages ont pris place dans le confort feutré de l'appartement de Jean-Pierre. Un original daté de 1930 de *Lucien Guitry raconté par son fils Sacha*, ou encore *Toute ma vie* de Sacha Guitry en quatre exemplaires reliés, figurent parmi ces «bricoles», dit-il.

Plus récentes : l'affiche de *La Cage aux Folles* dédiée par Poiret et Serrault, des photos des anniversaires des 80 ans de Jerry Lewis et de Pierre Étaix, des photos de Belmondo, «tous des amis».

### Fan de Dali, Raimu et... Coluche

Inconditionnel de Salvador Dali dont il possède plusieurs photos et écrits originaux, Jean-Pierre Marville imite avec bonheur le surréaliste peintre espagnol, qui réservait sa loge aux Deux-Ânes. Puis, retrouvant son propre timbre, il se raconte. Montmartrois et célibataire depuis cinquante-sept ans, dont cinquante rue Becquerel au domicile de ses parents. Il avoue prendre ses repas à l'extérieur, surtout après le spectacle en nocturne. Et il exprime un vrai coup de cœur pour *La Bougnate*, rue Germain-Pilon, «sa cuisine traditionnelle et son magnifique rognon de veau préparé par Simone, une copine de Michou».

Passéiste ? Oui. Il n'en fait pas mystère, en souriant à la photo dédiée du mariage montmartrois «pour le meilleur et pour le rire», de Coluche (la mariée) et de Thierry Le Luron (le marié). Citant Harry Baur et Raimu comme «les deux plus grands acteurs au monde», il voue aussi «une admiration totale» au comédien Robert Hirsch.

Laurel et Hardy, Chaplin, Jovet, Mistinguett, Brasseur, Fresnay ont aussi leur place chez lui, en photos déclinées sur les rayons de bibliothèque. Quant à Mitterrand dont on distingue un sobre portrait à la mine de plomb, l'artiste se flatte de posséder deux de ses livres dédiés, *La Rose au poing* et *La Paille et le Grain*.

### Nicolas Sarkozy a annulé

Il souligne que «Pagnol et Raimu n'ont jamais mis les pieds dans un cours de théâtre» : ce qui compte, selon lui, c'est la personnalité. «Vous l'avez ou pas», affirme cet ancien élève du Conservatoire national, où il a passé deux ans «à s'emmerder». Et d'évoquer en jubilant plus de trente revues



jouées aux Deux-Ânes, en trente-sept ans, en compagnie de Pierre-Jean Vaillard, Jean Amadou, Bernard Mabille et tant d'autres, spécialistes éclairés de satire politique. Parfois, des comédiens, telle Brigitte Lahaie, ex-star porno, se mêlaient à la troupe le temps d'une saison.

Quant aux personnalités qui viennent applaudir les chansonniers depuis des générations, elles ne boudent pas leur plaisir, à l'instar de Maurice Chevalier que les humoristes saluaient depuis la

**«L'humour est un jeu d'esprit...  
Chacun dit son truc drôle,  
fait son numéro, et on en rajoute.»**

scène et qui recevait l'ovation du public.

«Alors, pépé, on fait le mur ?», lança un soir le chansonnier Jean Rigaux à l'ex-président Vincent Auriol. Plus récemment, Nicolas Sarkozy a failli ne pas y échapper. Il avait réservé pour l'irrévérencieux spectacle *En attendant Sarko*, mais il a annulé. Roland Dumas, Copé, Charasse comptent aussi parmi les spectateurs. «Dans ces cas-là, on adapte, c'est marrant, le public adore.»

Parfois, l'actualité impose sa loi. Ainsi, 22 v'là Hortefeux n'a pas fait long feu, l'ex-ministre de l'Intérieur ayant été viré.

Comment monte-t-on un spectacle de chansonniers ? «L'humour est un jeu d'esprit, une façon de faire du spectacle un peu à part. Chacun invente et dit son truc drôle, fait son numéro, et on en rajoute.» L'improvisation s'installe parfois dans les spectacles déjà montés. «Ce qui fait rire, on le

garde et on étoffe le sketch.» Toutefois, Jean-Pierre Marville, qui refuse l'informatique et ses courriers électroniques, s'interroge avec amertume à propos de «ce monde où le progrès déshumanise les rapports entre individus».

### Nouveau spectacle en octobre

Comédien également, il a interprété deux pièces en tournée, *Nina* d'André Roussin (1991) et *Un Chapeau de paille d'Italie* (1966).

Pour la télévision, sur France 3 en avril dernier, il incarnait un secrétaire d'État aux Affaires étrangères dans *Mort d'un président* (Pompidou) avec Jean-François Balmer. Mais pour mieux pénétrer ce milieu «où il faut essayer de tomber au bon moment», il soupire qu'il va lui falloir trouver un agent, ce dont il ne s'est jamais soucié jusqu'alors.

Pour le spectacle de rentrée des Deux-Ânes il attend que la troupe reprenne du service en septembre pour le spectacle d'octobre 2011. «Ça ne sert à rien d'écrire les sketches maintenant, l'actualité va tellement vite.»

On lui montre la une du *Canard enchaîné* à propos de l'affaire DSK. «On peut rire de tout, il faut assumer notre rôle d'humoristes, même si le sujet n'est pas marrant», dit-il avant de lâcher dans un demi-sourire : «DSK dans une Porsche, les SDF sous les porches !». C'est sûr, DSK, on en parlera à la rentrée, et sûrement en 2012 encore, lorsque les Deux-Ânes fêteront leurs 90 ans.

En attendant les répétitions à venir, Jean-Pierre Marville projette un tour du côté des salles de ventes, à la recherche de l'œuvre rare, de l'incunable peut-être...

Jacqueline Gamblin